

A SKATE PARK (LOVE) STORY

LE VORTEX

Ils viennent de deux mondes différents.

Le skate les a réunis.

L'amour pourrait les détruire.



BY SARA AIMELLE

ROMAN

A SKATE PARK (LOVE) STORY

LE VORTEX

BY SARA AIMELLE

Ils viennent de deux mondes différents.

Le skate les a réunis.

L'amour pourrait les détruire.



© Sara Aimelle, 2026

Tous droits réservés.

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération ou transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit — électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre — sans l'autorisation écrite préalable de l'autrice, à l'exception de brèves citations utilisées dans le cadre de critiques ou d'analyses.

Cette œuvre est une fiction. Les noms, personnages, lieux et événements sont le fruit de l'imagination de l'autrice ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, des lieux ou des événements réels serait purement fortuite.

Première édition

www.saraaimelle.com

NOTE AU LECTEUR

Cet ouvrage mêle narration et éléments visuels.

Au fil des pages, vous trouverez des plans, schémas et représentations de lieux ou de personnages. Ils ont été pensés pour enrichir l'univers, offrir des repères, et permettre une immersion plus complète dans l'histoire.

Ces éléments peuvent être consultés à tout moment :

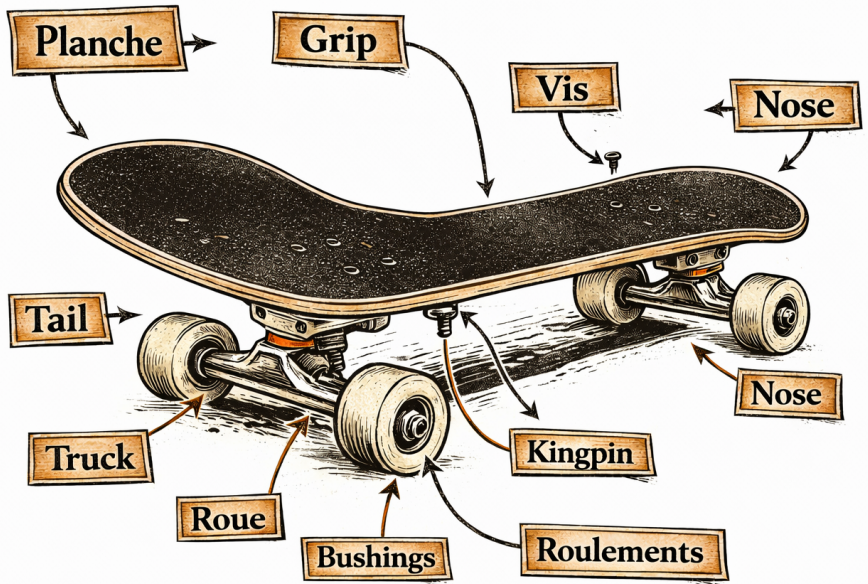
- soit **avant** la lecture, pour découvrir l'univers dans son ensemble,
- soit **pendant**, pour accompagner votre progression,
- soit **après**, pour en redessiner les contours.

Certains détails ou relations peuvent y apparaître de manière anticipée. Ils ne constituent pas des révélations complètes, mais peuvent suggérer des aspects de l'histoire avant qu'ils ne soient explicitement abordés dans le récit.

Libre à vous de les explorer... ou de les ignorer.

L'histoire, elle, se suffit à elle-même.

SKATE BOARD



FIGURES DE SKATE



OLLIE



KICKFLIP



HEELFLIP



POP SHOVE-IT



180°



360°



HARDFLIP



IMPOSSIBLE



GRIND



SLIDE



BOARDSLIDE



50-50 GRIND



NOSEGRIND



CROOKED GRIND



AIR / BACKSIDE AIR



TRE FLIP

VOCABULAIRE LATINO/ESPAGNOL

Mija

→ terme affectueux :
ma fille, ma petite

Abréviation de « mi hija » (« ma fille »).
Utilisé affectueusement au Mexique.



Joder !

Merde ! Bordel ! Putain !

Argot espagnol pour
exprimer la frustration.

Wey

mec, gars, pote

Utilisé entre amis au Mexique
("tio" en Espagne, « boludo »
en Argentine).

Cojones

→ *couilles, courage ou cran*

Expression populaire pour parler de courage
(Mexique/Amerique latine).



Pendeja

→ *idiote, connasse*

Insulte typique (surtout au Mexique).

Wey

Utilisé entre amis au Mexique
("tio" en Espagne, « boludo » en
Argentine).

¡Joder!

Pobrecita

pauvre petite, pauvre chou

Dim. de "pobre" ("pauvre").
Expressé souvent par les hispanophones



BELRIVE

BELRIVE



PERSONNAGES

ADRIANA ORTEGA *alias Adri*

19 ANS - ÉTUDIANTE EN CINÉMA/JOURNALISME

Vit seule dans un HLM à Los Brumas depuis la mort de son frère Diego il ya 2 mois. Froide, silencieuse, distante, profondément marquée par le deuil et ne voit aucun avenir. Elle skate avec une précision et une fluidité impressionnantes.

PHYSIQUE

Extrêmement belle, presque irréelle. Cheveux blonds ondulés, yeux verts très intenses, taches de rousseur, regard profond. Corps harmonieux. Style streetwear. Aura mystérieuse et dérangeante.

"Je regarde, j'écoute, mais je ne dis rien."



Attirance
tension co

FAMILLE

MEILLEURE AMIE

RAÚL ORTEGA

ONCLE D'ADRIANA

HABITE À BELRIVE, TIENT SON ÉPICERIE "LA ESQUINA DEL SOL"

Originaire d'Amérique Latine. Ses enfants et sa femme sont repartis en Amérique du Sud, il est donc seul avec Adriana.



"Je te protégerai toujours, peu importe ce qu'il arrive."

Lien : Famille. Il est son seul repère, son soutien discret mais indéfectible.

TATIANA "TATI"

20 ANS - ÉTUDIANTE

Dans la même filière qu'Adriana. Très sociable, bavarde, solaire, intrusive mais sincère. Elle devient la seule amie d'Adriana et joue un rôle clé dans son ouverture au monde.



"Avec moi, tu n'as pas le choix, tu vas parler."

Lien : Meilleure amie. Elle voit en Adriana quelque chose que personne d'autre ne prend le temps de voir.

LEONE VALCIERI / D'ARAMONT

(NOM D'ENFANCE / NOM ADOPTIF)

22-23 ANS - SKATEUR PROFESSIONNEL

Skateur reconnu, charismatique, avec une réputation de bad boy. Il vit dans le quartier riche avec Victor Renaud, qui agit comme une figure paternelle et finance les soins de sa mère malade, ce qui le rend dépendant.

PHYSIQUE

Blond, cheveux ébouriffés, regard ambre, très beau, corps musclé. Forte présence, presque magnétique.

PERSONNALITÉ

Arrogant en surface, mais en réalité lucide, en colère, piégé et émotionnellement instable.

"Je joue le rôle qu'il a écrit pour moi."

PÈRE ADOPTIF

ENNEMI JURÉ

VICTOR D'ARAMONT

FONDATEUR DE VERTEX

Figure paternelle toxique pour Leone. Manipulateur, charismatique, froid. Il exploite les jeunes talents, pousse à la performance extrême et étouffe les accidents pour protéger son image.

SANTOS

CHEF DU GANG DE "LA CUNA"
(COUNA) DE LOS BRUMAS

Imprévisible, violent, charismatique à sa manière. Il veut garder le contrôle sur son territoire et sur les siens. Adriana a attiré son attention, et il ne lâche rien.

"Dans ce monde, le talent ne vaut rien sans le bon nom."

Lien : Père adoptif de Leone. Détient un pouvoir immense sur lui, à la fois protecteur et destructeur.

*"Rien ne m'appartient...
sauf ce que je décide
de garder."*

Lien : Ennemi. Il voit Adriana comme une provocation, un défi. Sa menace plane constamment sur elle.

PRINCEIPAL

SOMMAIRE

EXTRAIT DE LA VERSION ORIGINALE

Los Brumas	14
Aurelia Heights	26
Le Vortex	42
Santos Cojones	57
Léone d'Aramont	71

*Aux anniversaires oubliés...
... et aux amitiés qui restent pour toujours.*

CHAPITRE 1

LOS BRUMAS

Les douceurs des débuts de septembre ont quelque chose de mensonger.

On imagine l'air encore tiède du matin, les feuilles qui commencent à roussir en silence, l'odeur sucrée des boulangeries ouvertes trop tôt, les trottoirs encore humides et propres.

On imagine des villes calmes, presque tendres, comme si le monde ralentissait juste assez pour qu'on puisse respirer.

Moi, ce matin, ça sent l'aubergine pourrie.

Elle traîne dans une cagette à l'entrée depuis hier. Peut-être avant-hier. Elle s'est affaissée sur elle-même, brillante, molle, comme un animal crevé. Personne ne la jette. Personne ne s'en occupe. Elle fait partie du décor maintenant.

Comme moi.

Et derrière la porte du stock, ça sent la viande. Pas l'odeur propre des boucheries bien tenues. Non. Une odeur froide, métallique, écœurante. Le genre qui s'accroche dans la gorge et qui te suit même quand tu respirez dehors.

Bienvenue à Los Brumas, le quartier de merde de Belrive.

Et *La Esquina del Sol*, l'épicerie de merde de Los Brumas.

Le nom me fait toujours un peu rire. Le soleil n'entre jamais ici. Il reste coincé sur les immeubles d'en face, comme s'il avait compris qu'il n'avait rien à faire dans cet endroit.

Je suis postée derrière la caisse, un paquet de chewing-gums dans la main depuis... je ne sais pas combien de temps. Le néon au-dessus de moi grésille, éclaire tout trop fort, trop blanc, comme une salle d'interrogatoire — ou la morgue, je ne sais pas trop.

Je fixe un point qui n'existe pas.

Je pourrais rester comme ça longtemps.

Je le fais souvent.

— Adriana !

La voix me percute avant que je comprenne les mots.

Je ne bouge pas.

— Adriana, *joder* !

Je cligne des yeux. Lentement. Comme si ça allait changer quelque chose.

Rien ne change.

— Tu comptes rester plantée là toute la journée ou tu vas faire semblant de bosser ? dit-il avec son accent latino.

Je tourne la tête.

Raúl est adossé à l'encadrement de la porte du stock. Cinquante ans passés, ventre un peu trop présent, chemise ouverte sur un marcel gris, une chaîne en or qui brille trop pour cet endroit. Il tient un torchon qu'il utilise plus pour s'agiter que pour nettoyer quoi que ce soit.

Mon oncle.

Ou quelque chose qui s'en rapproche.

— Je bosse, dis-je en me concentrant à nouveau sur les chewing-gums.

Il ricane, sans humour.

— Ah ouais ? Parce que moi j'appelle pas ça bosser, j'appelle ça attendre la mort.

Je hausse les épaules.

— C'est polyvalent.

Il souffle fort par le nez, agacé.

— Un jour, je vais finir par te virer, tu sais ça ?

Silence.

Le néon grésille.

— Je te jure, Adriana, un jour je le fais. Je te vire. Terminé.
Fini. *Terminado*.

Je hoche légèrement la tête.

— Si tu le dis.

Il ouvre la bouche, prêt à repartir, puis s'arrête. Il me regarde vraiment, cette fois. Pas comme une employée inutile. Comme... autre chose. Sa fille, peut-être.

Parce qu'en soit je suis la chose qui s'en rapproche le plus.

— C'est pas comme ça que tu vas t'en sortir, *mija*.

Je ne réponds pas. Le néon grésille encore au-dessus de nous. Quelque chose goutte dans le stock.

— Tu sais, ton frère —

Le prénom n'a même pas besoin d'être dit.

Je bouge avant qu'il sorte.

Le paquet de chewing-gums claque contre la caisse.

— Moi j'y vais.

Ma voix coupe la sienne net.

Il fronce les sourcils.

— Quoi ?

— J'ai cours.

Je contourne le comptoir sans le regarder.

— Là ? Maintenant ?

— Premier jour, tu te rappelles pas ?

Je passe à côté de lui. L'odeur de viande me prend à la gorge quand je frôle le stock.

— Adri, il est cinq heure et demie du matin.

J'attrape mon sac derrière le comptoir.

— Et ?

— Et tes cours, ils sont à dix heures.

Je ne sais même pas si c'est vrai.

Je ne sais même pas si j'irai.
Mais c'est mieux que rester ici.
C'est mieux que—

— Et alors ? Je veux pas être en retard. Faut bien que je me prépare.

Il souffle doucement, passe une main sur sa nuque.

Je ne m'arrête pas.

— Adri...

Je continue d'avancer.

— Tu sais que si j'avais pu te virer, je l'aurais fait, hein.

Je m'arrête. Je m'arrête à moitié dans l'embrasure de la porte et me retourne doucement vers lui, dressant l'oreille.

— Juste... y'a personne qui veut de ce taf. Sinon, ça ferait longtemps que t'aurais dégagée...

Un battement. Le néon grésille. Je souris.

— Donc fais pas comme si t'étais indispensable.

Je hoche légèrement la tête.

— T'inquiète.

Je reprends ma marche.

Puis, plus bas, presque pour lui-même :

— Mais fais pas comme si t'étais invisible non plus...

L'escalier est juste derrière la réserve. Étroit. Trop raide. Les marches grincent sous mes pieds. Je les monte vite. Trop vite.

Comme si quelque chose pouvait me rattraper.

Comme si un prénom pouvait me suivre jusque-là.

J'ouvre la porte de ma chambre et je la referme derrière moi sans bruit.

Silence.

Enfin.

Ou presque.

Ici, ça sent la lessive bon marché et la poussière. C'est déjà mieux.

Je reste debout au milieu de la pièce.

Je ne pose pas mon sac.

Je ne m'assois pas.

Si je m'arrête, ça va venir.

Je le sais.

Ça vient toujours quand je m'arrête.

Alors je bouge.

J'ouvre un tiroir. Je le referme. J'en ouvre un autre. Je cherche quelque chose sans savoir quoi. Un t-shirt. Un carnet. N'importe quoi.

Mes mains tremblent un peu.

Je les ignore.

Sur le mur, il y a une trace. Là où quelque chose était accroché avant. Je ne regarde pas trop longtemps.

Surtout pas.

Je traverse la pièce, j'attrape ma planche posée contre le lit.

Le grip est usé. Les bords sont abîmés. Elle est parfaite. Normal, c'était la *sienne*.

Je passe mon pouce dessus.

Respirer.

Juste respirer.

Ne pas penser.

Ne pas —

Le béton me revient.

Le son des roues.

L'équilibre.

Le vide juste avant de retomber.

Je ferme les yeux.

Une seconde.

Pas plus.

Quand je les rouvre, je vois trouble.

Je serre la planche un peu plus fort.

Je souffle, mais ça ne change rien.

Ça ne change jamais rien.

La pression reste là, coincée quelque part entre ma gorge et ma poitrine, comme si mon corps refusait d'oublier même quand j'essaie de lui ordonner de se taire.

Je lâche la planche juste assez longtemps pour attraper l'enceinte radio posée sur la commode. Elle est vieille, rayée, le bouton du volume tient à peine.

Elle grésille quand je l'allume.

C'est la même playlist, les mêmes morceaux, dans le même ordre, toujours. Je ne les ai jamais changés. Je n'en ai jamais eu le courage. Ni l'envie.

C'est la musique qu'on écoutait avant.

Les premières notes remplissent la pièce, et immédiatement, quelque chose se stabilise en moi. Pas complètement. Mais assez pour tenir debout sans exploser.

C'est paradoxal, parce que chaque son me rappelle exactement ce que j'essaie d'éviter.

Et pourtant, c'est la seule chose qui fonctionne.

Je reste quelques secondes immobile, les yeux fermés, à respirer au rythme du son, puis je me force à bouger avant que mon esprit recommence à dériver.

Je vais dans la salle de bain et j'allume la douche sans réfléchir, directement trop chaude. La vapeur commence à envahir l'espace presque immédiatement. Je me déshabille rapidement et passe sous l'eau.

La chaleur est brutale, presque agressive, mais c'est exactement ce que mon corps hurle nécessiter.

Je reste là, sans bouger, les mains posées contre le mur, l'eau qui coule sur mon visage, dans mes cheveux, le long de mon dos. J'essaie de ne penser à rien, juste à la sensation. À la chaleur. À la pression. À quelque chose de simple.

Ça n'enlève rien, évidemment. Ça ne fait pas disparaître ce qui est là. Mais ça ralentit tout. Ça rend les pensées moins nettes, moins tranchantes.

Quand je coupe l'eau, le silence revient trop vite.

La musique filtre encore depuis la chambre, étouffée, comme si elle venait d'un autre endroit.

Je m'essuie sans traîner et retourne dans ma chambre.

Je m'habille sans réfléchir.

Je passe un baggy large, taille basse, que je remonte et que je bloque avec une ceinture serrée sur les hanches. Le geste est précis, habituel. Le tissu tombe droit sur mes jambes, ample, confortable, déjà marqué par l'usure.

Je choisis un débardeur moulant, simple. Il colle encore un peu à ma peau humide quand je l'enfile.

Je lève les yeux vers le miroir.

Ma peau est toujours la même. Ce bronzage qui ne part pas, même sans soleil. Cette teinte chaude qu'on avait tous les deux.

Je déteste penser à ça.

Je baisse les yeux.

Et je la vois.

La cicatrice, sur le flanc droit. Fine, étirée, un peu plus claire que le reste de ma peau. Elle ne se voit pas tout de suite, il faut savoir où regarder.

Moi, je sais.

Je passe mon doigt dessus sans réfléchir.

Premier gros choc.

Premier vrai.

Je ne revois pas la scène entière. Juste des morceaux. Le béton, trop proche. Le souffle coupé. Et lui qui rigolait à moitié en disant que c'était rien, que ça ferait une bonne histoire plus tard.

Je retire ma main.

Trop vite.

Je remonte légèrement le débardeur.

Là. Sous le sein droit. *AD*.

Les lettres sont fines, tracées avec une précision presque appliquée, comme si, pour une fois, on avait pris le temps de faire les choses bien. On avait surtout choisi l'endroit. Caché. Hors de portée. Ni pour les regards, ni pour les remarques. Ça n'appartenait à personne d'autre.

Et puis surtout parce que Raúl, ne nous auraient laissé le faire.

On n'avait rien expliqué. Rien eu besoin d'expliquer.

Deux initiales, c'était suffisant.

Pas pour se souvenir — on n'avait jamais eu peur d'oublier. Mais pour inscrire quelque chose qui ne dépendrait plus du reste. Ni du temps, ni des autres, ni de ce qui pouvait arriver.

On avait dit que ça resterait là jusqu'au bout. Que même quand il n'y aurait plus rien, ça, ça existerait encore.

Dans la peau.

Et puis après.

Même dans la tombe.

Que ça existerait même dans nos âmes.

Que même lorsqu'un de nous deux serait dix pieds sous terre, il serait toujours gravé là.

Et maintenant, pour lui, c'est déjà le cas.

Je relève les yeux vers le miroir.

Mes cheveux tombent autour de mon visage, ondulés, blonds, presque trop clairs pour moi. Ça aussi, c'est faux. Ça n'a jamais été comme ça.

Avant, c'était brun.

Comme lui.

Même couleur. Même reflets au soleil.

Je détourne le regard.

Mes yeux accrochent encore une fois mon reflet malgré moi. Trop clairs. Trop verts. Les mêmes.

Toujours les mêmes.

Je serre légèrement les mâchoires.

Tout ramène à lui.

Même ce que je suis.

Alors j'arrête de regarder.

Je passe une main rapide dans mes cheveux pour les remettre en place. Ils retombent comme ils veulent, ondulés, volumineux, impossibles à vraiment discipliner.

Puis je me détourne du miroir, comme si rester une seconde de plus allait suffire à faire revenir le reste.

Je prends un hoodie, j'hésite une seconde, puis je le repose. À la place, je regarde la chaise.

La veste est là.

Je m'arrête. Juste une seconde de trop.

Puis je la prends.

Le cuir est froid au contact de ma peau. Je passe mes bras dedans, les manches sont un peu trop longues, comme toujours. Elle tombe mal sur moi. Ou peut-être trop bien. Je ne sais pas.

Je la ferme à moitié.

Elle pèse.

C'est normal.

Je m'assois sur le lit, puis je m'allonge sans réfléchir davantage.

Ma planche est juste à côté.

Je tends le bras et je la récupère, la ramène contre moi presque instinctivement. Le bois appuie contre mon ventre, le grip accroche légèrement mes doigts. Je fais glisser mon pouce sur les marques, les rayures, les endroits où le vernis a sauté.

Je les connais toutes.

Je n'ai même pas besoin de regarder.

Je fixe le plafond sans vraiment le voir pendant quelques secondes, la musique qui continue de tourner dans la pièce, remplissant les espaces vides que je ne veux pas laisser exister.

Mes doigts se resserrent légèrement autour de la planche.

Comme si c'était suffisant.

Comme si... *Comme si il était encore là.*

Je ferme les yeux avant d'aller plus loin.

La fatigue me tombe dessus d'un coup, sans prévenir. Brutale. Comme si mon corps décidait à ma place que c'était terminé pour aujourd'hui. Comme si penser à lui me prenait toute l'énergie que j'essaie si désespérément d'économiser.

La musique continue.

Et moi, sans vraiment m'en rendre compte, je m'endors en la tenant contre moi.

Aurelia Heights

Quartier riche, près de la plage

Port d'Aurelia Heights

Le port de Aurelia Heights, plaques tournantes du commerce et du luxe.

Villa Leone

La villa de Leone, où il vit avec son père Victor d'Aramont.

Institut

Institut p
Un campu
aux futur
de demai

Le Vortex

Skatepark à la frontière
d'Aurelia Heights et Los Brumas.



Los Brumas

Quartier pauvre et défavorisé

des Arts et Médias

Quartier privé d'élite où Adriana étudie.
Un quartier ultra-moderne réservé
aux créateurs et influenceurs
de la ville.

La CUNA

Quartier général du gang dangereux
"La Cuna", "berceau" du gang dont
Santos est le chef.

La Esquina Del Sol

Boutique où Adriana
habite avec son oncle Raul.



CHAPITRE 2

AURELIA HEIGHTS

Les rêves, au réveil, ont toujours l'air plus doux qu'ils ne l'étaient vraiment.

Pendant quelques secondes, je suis encore dedans. Une sensation diffuse, chaude, presque légère. Rien de précis. Juste... quelque chose de calme. Comme si, pour une fois, mon corps avait oublié de serrer.

Puis ma vision se fait.

Floue d'abord.

Les contours de la pièce, les ombres, la lumière qui passe à travers les rideaux trop fins.

Et puis le rouge.

Net.

Brutal.

10:28.

Je reste figée une demi-seconde.

Puis...

— *Su puta madre.*

Je me redresse d'un coup. Mon cœur accélère instantanément, comme s'il avait attendu ça. Je passe une main dans mes cheveux, j'attrape mon téléphone, comme si le réveil allait changer si je regarde ailleurs.

10:28.

Parfait.

Premier jour, hein.

Je balance les couvertures, me lève trop vite, manque de me prendre le bord du lit, rattrape l'équilibre au dernier moment.

Ok. Ok. Ça va.

Ça va pas.

Je fonce dans la salle de bain, j'attrape mon crayon noir, deux traits rapides sous les yeux, un peu trop appuyés, puis un marron sur les lèvres, estompé à la va-vite avec le doigt.

Pas le temps pour plus.

De toute façon, ça suffit.

Je repasse dans la chambre, attrape mon sac, ma planche, mes écouteurs — ça, j'oublie jamais — et je sors.

Tout va vite.

Trop vite.

Je dévale les escaliers sans vraiment toucher les marches, une main sur la rambarde, l'autre serrée sur le skate.

— Adriana ?!

La voix de Raúl monte du magasin.

J'arrive en bas en courant.

Il est derrière la caisse, les sourcils froncés, complètement perdu.

— Tu fais quoi là ?!

Je passe devant lui sans m'arrêter.

— Je suis en retard !

— Mais t'es partie y'a—

Je ne l'écoute déjà plus.

Il y a un client.

Un seul.

Debout devant la cagette.

Il regarde l'aubergine. Longtemps. Avec une concentration presque inquiétante.

Je ralentis à peine en passant à côté.

— Prenez-la, elle est pas périmée !

Il sursaute légèrement.

— C'est comme ça qu'elles sont meilleures !

Je ne vérifie même pas sa réaction.

— Bonne journée !

Je lance ça à moitié vers lui, à moitié vers Raúl.

— Adriana !

Trop tard.

Je pousse la porte, la cloche tinte, l'air extérieur me frappe.

Je mets mes écouteurs directement. La musique démarre.

Toujours la même.

Je pose la planche au sol sans réfléchir.

Un pied. Puis l'autre.

Et je pars.

Los Brumas disparaît plus vite que prévu. Les bâtiments changent. Les murs aussi.

Moins de tags. Plus de verre. Plus de lumière.

Je ralentis un peu sans m'en rendre compte. Les rues sont larges. Propres. Trop propres.

Les gens marchent différemment ici. Plus droits. Moins pressés.

Je les regarde.

Ils me regardent pas.

C'est encore pire.

Je vérifie mon téléphone. Le GPS.

Je suis la ligne bleue.

Comme une idiote.

Comme quelqu'un qui n'a rien à faire là.

Je reprends de la vitesse. Je veux juste arriver.

L'école apparaît d'un coup. Grande. Trop grande.

Institut Aurelia des Arts et Médias.

Bien sûr.

Je m'arrête devant.

Silence. Pas un bruit. Pas un étudiant. Rien.

Super.

Je descends de la planche, regarde autour de moi.

Ok. Réfléchis.

Je repère des buissons un peu à l'écart, près d'un mur. Je m'en approche, regarde une seconde autour — personne — puis je glisse la planche derrière, bien cachée.

Comme si quelqu'un allait la voler.

Comme si quelqu'un allait me juger.

Je me redresse. Respire. Puis je rentre.

Je marche vite.

Trop vite.

Les couloirs sont vides, propres, presque brillants. Ça résonne sous mes pas.

Je regarde les portes, les numéros, sans comprendre.

— Ok...

Je tourne à gauche. Puis à droite.

Aucune idée d'où je vais.

Je commence à courir.

— Hep !

Je ne m'arrête pas.

— Mademoiselle !

Toujours pas.

Une silhouette apparaît devant moi.

Je freine d'un coup. Presque trop près.

Une femme. Petite. Bien enrobée, comme si elle s'était construite couche après couche de patience et de café.

Ses cheveux sont plaqués en arrière, tirés sur un crâne où il n'en reste déjà plus beaucoup. Elle a les bras croisés.

Elle parle.

Je ne comprends rien.

Je la fixe.

Elle soupire. Fait un geste.

Mes écouteurs.

Ah.

Je les enlève.

— Je disais, vous êtes un peu en retard, non ?

Sa voix est sèche, mais pas méchante. Juste... usée. Je regarde autour.

— Un peu.

Elle lève un sourcil.

— Un peu ?

Je hausse les épaules.

— Le trafic.

Elle me regarde. Longtemps. Elle me juge, ça se voit.

Au moins, j'ai des cheveux, moi, madame.

Puis elle soupire encore, mais différemment.

— Évidemment.

Elle fait le tour de son bureau sur la gauche du couloir, s'assoit sur son fauteuil, et fouille dans un tiroir.

— Nom ?

— Adriana.

— Nom de famille.

— Ah, Ortega.

Elle tape sur son clavier avec deux doigts, lentement.

— Bon... vous êtes bien inscrite.

Encore heureux.

Elle sort une carte, la glisse vers moi.

— Votre carte étudiante.

Je la prends.

— Votre salle est au deuxième étage, couloir B, porte 214.

Je hoche la tête.

— Merci.

Je remets un écouteur.

— Ah non !

Elle me pointe du doigt.

— Pas de ça dans les couloirs.

Je l'enlève, lui souris de la manière la plus crédible possible, puis commence à faire demi-tour.

— Et on ne court pas !

Je ne réponds pas. Je tourne déjà les talons.

— Et vous frappez avant d'entrer !

Je lève une main sans me retourner.

Les gens d'Aurelia Heights sont tous chiants comme ça ?

Je ralentis devant la porte 214.

Une seconde.

Puis je toque à peine et j'ouvre sans attendre.

Pas besoin d'une seconde pour comprendre.

Un amphi.

Des rangées en escalier qui montent, pleines. Et moi, en bas. Au niveau du bureau du professeur. Tous les regards plongent vers moi.

Comme si j'étais sur une scène.

Génial.

Je referme la porte derrière moi.

Le bruit claque.

Silence.

Ils me regardent tous. Pas discrètement. Pas avec curiosité.

Non.

Ils me regardent comme une chose qui n'a rien à faire ici. C'est le cas, en vérité.

Je les regarde aussi. Les fringues propres. Trop propres. Les sacs hors de prix, les montres qui brillent, les visages lisses, reposés. Rien de vrai.

Ils ont l'air faciles. Fragiles même.

Petits bourgeois de merde.

— Oui... entrez.

Le prof est à quelques mètres de moi. Il a l'air sympa. Le genre à dire "calmez-vous" et à ne jamais être écouté.

Je m'avance à peine.

— Vous êtes... ?

— En retard.

Quelques rires.

Il souffle un sourire.

— Votre nom.

— Adriana. Ortega.

Il note.

— Vous êtes en retard.

— C'est ce que je viens de—

— Venez ici, s'il vous plaît.

J'avais dit qu'il avait l'air sympa ? Ne jamais se fier aux apparences.

Il désigne juste à côté de son bureau.

Face à toute la classe.

J'adore.

Je bouge d'un pas et me rapproche lentement. Avec tous les regards au-dessus de moi, je me sens dominée comme ça.

J'aime pas.

— Vous allez vous présenter rapidement.

Je le fixe une seconde.

— Non.

Un blanc. Puis des rires.

Il est un peu désarmé, mais il ne lâche pas.

— Allez, au moins dire d'où vous venez.

Je tourne légèrement la tête vers la classe.

— Ça ne va rien vous apporter.

Silence.

Puis...

— Eh.

Une voix tranche l'air.

Je mets une seconde à situer.

Milieu de l'amphi. Un mec avachi, jambes écartées, bras posés comme s'il était chez lui. Regard posé sur moi sans aucune gêne, comme si j'étais déjà à lui. Le genre trop sûr. Trop à l'aise. Beaucoup trop. Je hausse les sourcils.

— Ta veste là...

Il ricane.

— Elle est pas un peu trop grande pour toi ? On t'a ramassée où ? Friperie de clochards ou t'as cambriolé ton daron ?

Gros rires. Comme si tout le monde validait ce con.

Il est habitué, ça se voit. Il se croit le roi du monde.

Je le fixe. Deux secondes. Je ne bouge pas.

Puis je commence à retirer la veste.

Lentement.

Je la fais glisser sur mes épaules sans le lâcher des yeux.

Silence.

Je la tiens dans ma main et la tend dans sa direction. Je le regarde droit dans les yeux.

— Tu veux que je l'enlève, c'est ça ?

Un sourire s'étire sur ses lèvres.

Je me rapproche des premières tables en fixant le milieu de l'amphi, là où lui et sa bande sont plantés.

Il n'a pas l'air destabilisé. Au contraire. Il veut jouer, ça se sent dans son petit air narquois.

— Ouais... vas-y, enlève tout tant qu'on y est.

Des rires. Plus gras, cette fois.

Il s'enfonce dans son siège, les bras croisés, comme s'il assistait à un spectacle qu'il a lui-même lancé.

Je le regarde et laisse un petit souffle passer entre mes lèvres. Presque un rire. Mais sans aucune joie. Aucune.

Puis je baisse les yeux en enfilant ma veste à nouveau.

— Je vais pas t’offrir ce plaisir.

Le bruit autour retombe un peu. Pas totalement.

Lui arque un sourcil.

— Quoi, t’as peur maintenant ?

Je secoue lentement la tête.

Un pas.

Juste un.

Je marque une pause.

Je le détaille.

Comme s’il était devenu intéressant, d’un coup.

Puis je relève les yeux vers les siens.

Et je souris.

Froid.

— T’as déjà l’air suffisamment pathétique en restant habillé.

Un silence tombe, pas total mais suffisamment dense pour suspendre l’air. Même les rires qui traînaient encore s’éteignent, avalés par l’attente.

Je ne bouge pas. Je le regarde une seconde de plus, comme si j’hésitais — puis je penche légèrement la tête.

— Et puis...

Je prends mon temps. Juste assez pour que son sourire change imperceptiblement.

Mon regard glisse sur lui avec une lenteur étudiée, sur sa posture trop ouverte, sur l’assurance qu’il porte comme une seconde peau. Le genre de mec qui n’a jamais eu besoin de se demander s’il plaisait. Le genre qui vit sous les regards — et qui en a besoin.

Je reviens à ses yeux.

— J’ai pas pour habitude de me déshabiller pour des mecs qui bandent surtout devant leur reflet.

La phrase tombe sans élever la voix. Nette. Tranchante.

Une fraction de seconde de flottement — puis l'amphi explose.

— *OHHHHHHH*—

Un vrai choc. Des cris, des rires, des exclamations qui partent dans tous les sens, des mains qui claquent contre les tables.

Pas contre lui. Pas vraiment. Contre la situation.

Contre ce retournement qu'ils n'avaient pas vu venir.

À côté de lui, ses potes s'agitent, se penchent, surexcités.

— *Frère, elle t'a terminé*—

— *T'as entendu ça*—

— *Bah alors, tu bandes devant le miroir ?*

Ils rient, incrédules, presque admiratifs malgré eux.

Lui ne rit pas.

Sa mâchoire se contracte légèrement, juste assez pour le trahir si on sait regarder.

Mais il ne baisse pas les yeux. Au contraire. Il les accroche aux miens avec plus d'intensité qu'avant.

Et dans ce regard, quelque chose a changé.

Ce n'est pas de la gêne. Pas vraiment de la colère non plus.

C'est plus précis que ça.

De l'intérêt.

Comme si, en une phrase, j'étais passée d'un divertissement à cette chose qu'il n'avait pas prévu. Quelque chose qu'il ne peut pas contrôler.

Le prof, lui, toussote maladroitement, pris entre deux mondes.

— Eh bien... euh... belle présentation.

Quelques rires nerveux persistent, mais ils sonnent déjà creux.

Moi, j'ai fini.

Je tourne les talons sans me presser et commence à monter les marches. Une, puis deux, puis encore, le rythme calme, régulier.

Les regards me suivent — tous — mais ils n'ont plus la même saveur. Il n'y a plus cette curiosité moqueuse, ni ce jugement facile.

Quelque chose de plus retenu. De plus attentif.

Et au milieu de tout ça, il y a le sien.

Je n'ai pas besoin de me retourner pour le sentir.

Il ne me lâche pas.

Je le sais à la manière dont le bruit revient derrière moi, légèrement décalé, comme si une partie de la salle restait suspendue à ce lien invisible.

Comme si, malgré lui, il suivait chacun de mes pas.

Je traverse les rangées jusqu'en haut, là où l'espace se fait plus calme, plus distant. Je m'installe sans un regard en arrière, pose ma veste sur la table et m'adosse enfin.

Le brouhaha reprend doucement.

Je pensais que ça s'arrêterait là.

Que j'avais fait ma part. Que j'avais dit le strict minimum, assez pour qu'on me laisse tranquille le reste de la journée.

Que j'allais pouvoir m'asseoir, attendre que ça passe, et repartir sans avoir à échanger un mot de plus avec aucun d'entre eux.

Raté.

— Ok, alors...

Je tourne légèrement la tête.

La fille à côté de moi me regarde comme si on se connaissait déjà. Sourire ouvert, regard accroché, aucune hésitation.

— Franchement... j'ai adoré.

Elle se penche un peu vers moi, comme si elle partageait un secret.

— Vraiment. Il en avait besoin.

Je ne réponds pas.

Elle continue quand même.

— Moi c'est Tatiana. Mais tu vas dire Tati, tout le monde dit Tati.

Je la fixe une seconde.

Elle parle vite. Trop vite. Mais sans agresser. Juste... naturellement.

— J'ai entendu, Adriana, c'est ça ?

— Oui.

— Dans ce cas je vais dire Adri. Ça te va ?

— Euh... ouais—

— T'es nouvelle nouvelle ?

— Ouais...

— Tu viens d'où ?

Je marque une micro-pause et me racle la gorge.

— Californie, je réponds. Je viens de déménager avec ma famille.

Je ne sais pas trop pourquoi je mens, mais je sais que la vérité ferait polémique. Et je n'aime ni les gens, ni leur raconter ma vie. Je ne connais cette meuf de rien, alors pourquoi devrais-je lui dire que je viens du quartier des gangs les plus dangereux du pays ?

Elle hoche la tête en souriant.

— Wow, ok, trop cool ! Bah bienvenue.

Je la regarde une seconde de trop.

Je me demande, sans vraiment vouloir me poser la question, si elle aurait continué à me parler si je lui avais dit la vérité.

Et si j'étais rentrée dans la salle sans rien dire, moi et mon style anti-bourgeoisie de skateuse ? Si j'avais baissé les yeux comme les autres ? Si j'avais été... normale.

Je crois que non.

Je détourne le regard.

— Merci.

Le prof parle devant. Il essaie vraiment. Ça s'entend à sa voix. Mais personne ne l'écoute. Les conversations reprennent, les téléphones sortent, les stylos tournent entre les doigts.

Moi non plus, je n'écoute pas.

Je reste là. Présente, mais pas vraiment.

Comme toujours, je fais partie du décor.

Le cours finit sans que je m'en rende compte.

Le bruit revient d'un coup. Chaises qui grincent, sacs qu'on ouvre, troussees qui tombent, ordis qu'on claque. Un mouvement de foule désorganisé, presque brutal.

Je reste assise une seconde de plus, le temps que ça se calme un peu.

Erreur.

— Tu fais quoi après ?

Je tourne la tête.

Tati, déjà en train de ranger ses affaires, me regarde sans s'arrêter de bouger.

— Rien.

— Genre rien rien ?

— Bah, je rentre, quoi.

Elle grimace légèrement.

— Ah non.

Je fronce à peine les sourcils.

— Quoi ?

— Tu viens avec nous.

— Euh... Où ça ?

Elle zip son sac, se relève déjà.

— On va au Vortex.

Je la regarde.

— Au quoi ?

Elle s'arrête.

— ... au Vortex ?

Je la fixe avec de gros yeux.

— De quoi ?

Là, elle me regarde vraiment.

— T'es sérieuse ?

Je ne réponds pas.

Elle étouffe un petit rire.

— Ok.

Elle passe son sac sur son épaule.

— Bah tu viens quand même.

Je me lève.

— Je crois pas que ce soit une bo—

— Si.

Elle commence déjà à avancer vers la sortie.

— T'inquiète, tu vas comprendre.

— Comprendre quoi ?

Elle me lance un regard en coin.

— Pourquoi tout le monde y va.

Le Vortex - Skat

Vert Ramp

Une grande rampe verticale, haute et raide

Funbox

Une structure de street en forme de table, avec des rails, ledges ou petits quarters.

Une vasque de piscine, ou skatepark. Vortex, c'est impre

Rail & Ledges

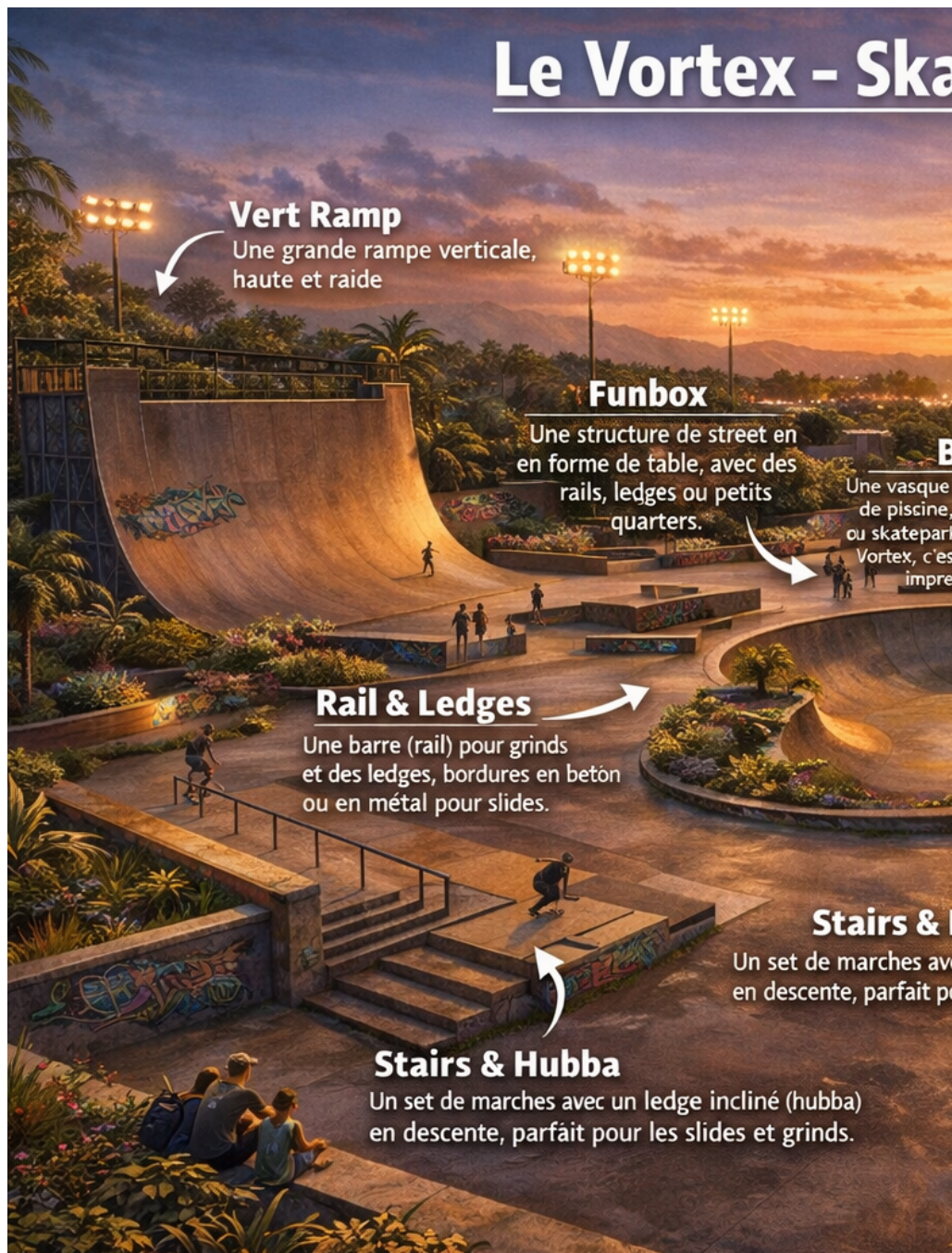
Une barre (rail) pour grinds et des ledges, bordures en béton ou en métal pour slides.

Stairs &

Un set de marches avec en descente, parfait p

Stairs & Hubba

Un set de marches avec un ledge incliné (hubba) en descente, parfait pour les slides et grinds.



atepark

Bowl

profonde en forme
k. Coôir central du
st la parîte la plus
essionnante.

Spine Ramp

Un mini module en forme
de double pyramide avec
une arrête pointue au cente

Half-Pipe

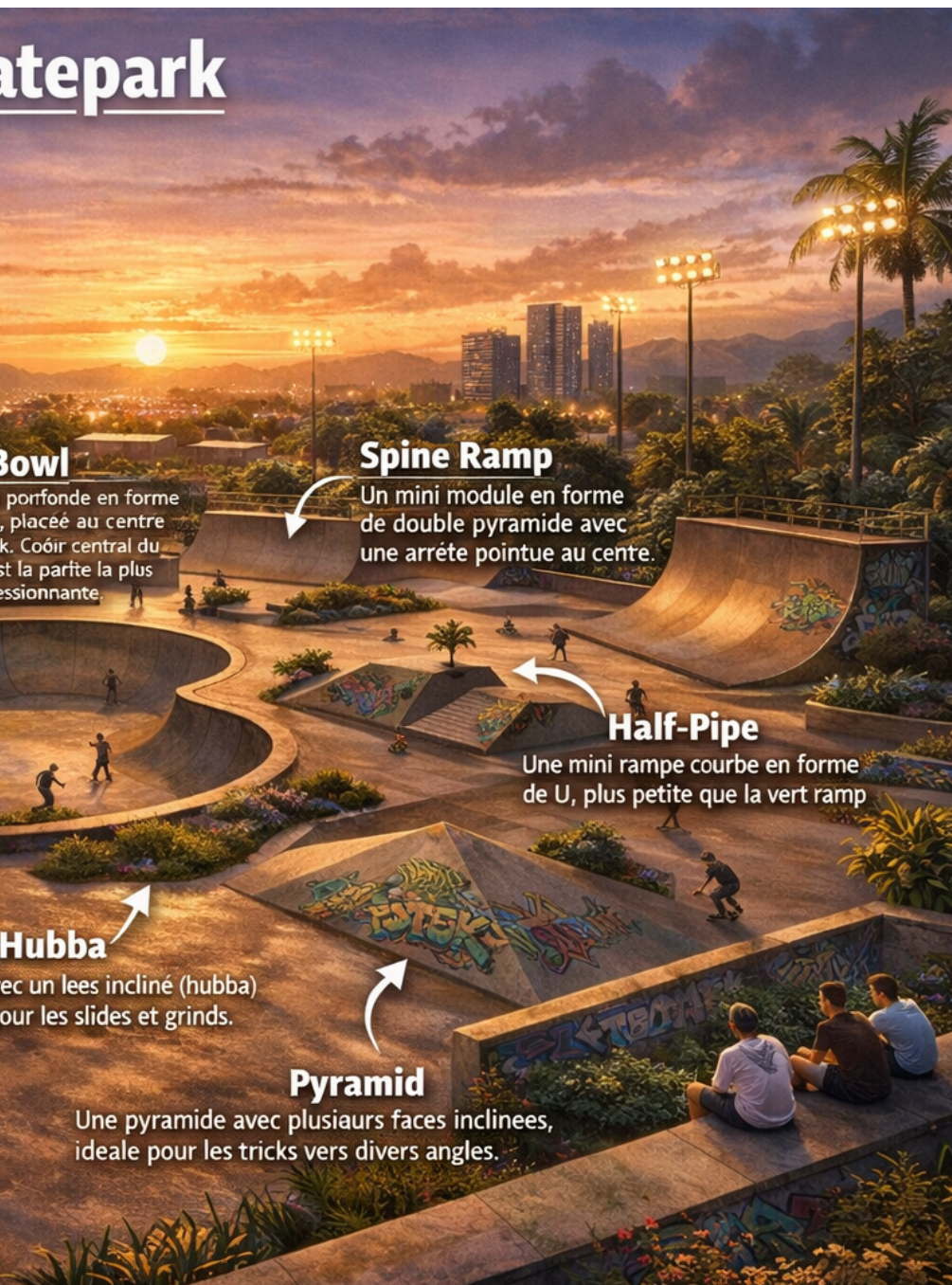
Une mini rampe courbe en forme
de U, plus petite que la vert ramp

Hubba

ec un lees incliné (hubba)
our les slides et grinds.

Pyramid

Une pyramide avec plusieurs faces inclinées,
idéale pour les tricks vers divers angles.



CHAPITRE 3

LE VORTEX

L'air est différent dehors.

Plus calme, malgré le bruit des groupes.

En sortant du bâtiment avec les autres, je récupère mes écouteurs dans ma poche sans encore les mettre.

Je regarde autour.

Les groupes, les rires, les gens qui se dirigent tous quelque part avec une facilité que j'ai pas.

Moi, je sais même pas où je vais. Ni avec qui.

Tati marche à côté de moi. Je ne connais même pas cette fille, à part qu'elle a l'air plus sympa que les autres.

Ne jamais se fier aux apparences.

Je serre légèrement la sangle de mon sac.

On traverse la rue, et c'est là que je le vois.

— Le Vortex, bébé.

Je m'arrête presque.

Je ne comprends même pas comment j'ai fait pour passer à côté en arrivant ce matin.

C'est impossible de le rater.

Ça prend tout l'espace, ça s'impose, ça saute aux yeux comme un truc qui a rien à faire là tellement c'est grand.

J'étais sûrement trop concentrée sur le GPS et sur mon retard de quarante-cinq minutes. Là, je n'ai plus d'excuse.

— Qu'est-ce que —

— Allez, tu viens ?

Je suis Tati vers l'énorme espace ouvert qui s'étend devant nous.

Ce n'est pas un skatepark.

C'est une putain de structure.

Immense. Ouverte. Creusée dans le béton comme si quelqu'un avait décidé de tordre le sol juste pour voir jusqu'où ça pouvait aller.

Tout est pensé. Les lignes sont propres, continues, les courbes s'enchaînent sans rupture. Des bowls profonds, des rampes qui montent haut, des descentes longues et fluides. Le béton est lisse, presque brillant par endroits, sans fissures, sans défauts.

Le genre d'endroit où tu peux rouler sans jamais t'arrêter si t'as le niveau.

On sent l'argent dans chaque détail, dans chaque angle, dans la manière dont l'espace est ouvert, respirable, presque trop parfait.

C'est plein. Il y a du monde partout.

Sur les bords, assis, debout, accoudés.

Au centre, ça roule sans arrêt. Les planches claquent contre le sol, les roues sifflent, les figures s'enchaînent, parfois propres, parfois ratées. Ça tombe, ça se relève, ça recommence.

La musique sort d'énormes enceintes posées un peu partout, les basses vibrent jusque dans la poitrine, couvrent les voix sans les effacer.

Ça crie, ça rit, ça appelle, ça commente. Ça vit d'une manière que j'ai vue à peu d'endroits.

Je laisse mon regard glisser.

Tout est trop propre. Trop net. Les courbes sont parfaites, les lignes calculées. Même le désordre a l'air organisé.

Et au milieu de tout ça, des tags. Quelques-uns. Bien placés. Pas envahissants. Presque décoratifs.

Ça me fait sourire intérieurement.

Ils essaient de recréer la rue.

Version propre.

À Los Brumas, les murs sont marqués parce qu'ils le sont, parce que personne ne demande la permission. Ici, on dirait qu'on a payé pour que ça ait l'air pareil.

Les riches qui veulent paraître stylés.

Ils prennent l'esthétique, pas la vie qui va avec.

— Alors ? fait Tati, un peu fière.

Je garde les yeux sur le skatepark.

— C'est... grand.

Elle sourit comme si ça lui suffisait.

— Je t'avais dit.

Un mec arrive vers nous, pose naturellement sa main sur sa hanche.

— Hey.

Elle se tourne vers moi.

— Adriana, je te présente Matt — Matty pour les intimes — mon homme.

— Enchantée.

— C'est son premier jour et devine ce qu'elle a fait à peine rentrée dans la classe ? enchaîne Tati sans attendre.

— Quoi ?

— Elle a démonté Leone.

Petit blanc. Le mec me regarde autrement.

— T'as démonté Leone ?

Je hausse les épaules.

— Il a mal parlé de ma veste.

Tati rigole.

— Non mais vraiment, t'aurais vu sa tête—

— Attends, coupe le mec en regardant vers le skatepark.
Leone, Leone ? On parle du même Leone ?

Je suis son regard.

Et je le vois.

Pas au centre. Il est dans un coin, entouré. Mais sa position géographique ne change rien.

Un groupe serré autour de lui, des mecs, mais surtout des filles. Elles parlent, elles rient, cherchent son regard presque désespérément, comme nécessitant sa validation.

Lui reste posé, presque immobile, mais tout revient à lui.

C'est évident. Il n'a pas besoin de faire quoi que ce soit.

Je comprends mieux.

Pourquoi il parle comme ça. Pourquoi personne ne le remet à sa place.

Parce qu'ici, il est au centre.

Même en étant dans un coin.

— Ouais, ouais. Leone d'Aramont, affirme Tati.

Je détourne déjà les yeux.

Ça ne m'intéresse pas.

Je pense à autre chose. À mon skate. *Merde.*

Caché derrière un buisson comme une conne — et moi qui croyais qu'on allait me juger pour en faire.

— Bon, moi je vais y aller.

— Quoi ? fait Tati. Déjà ?

— Ouais, on m'attend.

Je pense à Raúl qui doit être en train de soupirer en se demandant quoi faire avec ses trois clients du soir.

— Non, reste encore un peu. Tu veux pas rater le show, quand même.

Je la regarde.

— Vraiment, je dois—

Soudain, ses yeux s'écarquillent et elle pointe le centre du Vortex du doigt.

— Oh regarde ! C'est le moment.

Et c'est là que ça change.

Pas la musique.

L'ambiance.

Un mouvement.

Les gens se tournent.

Tous dans la même direction.

Je relève les yeux.

Leone avance.

Planche à la main.

Et sans un mot, sans un geste particulier, l'espace s'ouvre devant lui. Naturellement. Comme si c'était prévu, comme si tout le monde savait déjà.

— C'est un connard mais qu'est-ce qu'il est bon, j'entends quelqu'un commenter à côté de nous.

— Et frais, ajoute une fille.

Je ricane silencieusement.

Évidemment.

Toujours les mêmes commentaires. Toujours le même genre de regard. Comme si le talent suffisait à tout excuser. Comme si être bon rendait automatiquement désirable.

Je devrais partir.

C'est ce que j'avais prévu.

Je fais même un pas en arrière, prête à me détourner, à traverser la foule dans l'autre sens, récupérer ma planche et rentrer. C'est simple. Logique.

Mais je reste.

Sans vraiment décider.

Mais tout ça m'intrigue.

Est-ce qu'il est vraiment si bon qu'ils le disent ?

Alors je reste en espérant me prouver le contraire.

Juste pour savoir.

Leone pose sa planche au sol.

Un geste propre. Habitué. Pas de mise en scène. Pas besoin.

Un pied dessus. Puis l'autre.

Silence relatif.

Même la musique semble reculer un peu, ou peut-être que c'est juste moi qui n'entends plus que ça.

Le frottement des roues.

Sec.

Il pousse.

Une fois. Deux.

Et il part.

Vite.

Pas en mode démonstratif. Pas encore. Juste une ligne. Fluide. Parfaite. Comme s'il connaissait chaque centimètre du park. Comme si le béton était fait pour lui.

Je plisse légèrement les yeux.

Ok.

Il enchaîne une première courbe, remonte une rampe, redescend sans perdre de vitesse, cale un trick sans effort apparent, réception nette.

Les réactions arrivent direct.

— *Ohhh*—

— *Putain*—

— *T'as vu*—

— *Hot*.

Je regarde.

Malgré moi.

C'est propre.

Trop propre.

Pas de doute. Pas d'hésitation. Même ses erreurs — s'il en fait — ne se voient pas.

Il continue. Plus vite. Plus haut.

Il prend de l'amplitude, utilise tout l'espace, traverse le park comme s'il le découpait. Les autres s'écartent instinctivement, libèrent le passage sans qu'il ait besoin de demander.

C'est pas juste du skate. C'est du contrôle. Total.

Je serre légèrement la mâchoire. Je connais ça. Cette sensation-là. Le moment où tout s'aligne, où le corps suit sans réfléchir, où t'as plus besoin de penser à ce que tu fais.

Je détourne le regard une seconde.

Puis je reviens. Je cherche les erreurs dans chacun de ses mouvements.

Il lance un trick plus risqué.

Ça accroche.

Ça passe.

La foule réagit plus fort.

Les filles crient presque.

Je souffle par le nez.

— Ils abusent.

Tati rigole à côté de moi.

— Non mais regarde-le.

Je regarde.

Justement.

Et c'est ça le problème.

Parce que je comprends. Pas lui. Pas son délire. Mais le skate. Je vois ce qu'il fait. Je vois à quel point c'est maîtrisé.

Et ça m'énerve un peu plus que ça ne devrait.

Il finit sa ligne.

Net.

Pas de chute. Pas de rattrapage bancal. Juste... propre du début à la fin.

Et puis—

Je le vois.

Pas quelque chose de grossier. Pas une erreur évidente. Juste un détail. Un appui mal réparti, une réception un peu trop lourde, une relance moins propre qu'elle aurait dû l'être.

Il ralentit, remet pied à terre. Et instantanément, le bruit revient. Plus fort. Les gens se rapprochent. Les voix montent. Les regards s'accrochent à lui comme avant.

Comme si rien n'avait changé.

Alors que si.

Je baisse les yeux une seconde.

Je souffle, sans vraiment réfléchir, assez bas pour que ça reste entre moi et moi :

— Dommage qu'il ait foiré son transfert backside sur la relance du quarter...

Ça sort bas.

Mais ça sort.

Et ça suffit.

Parce que pendant qu'il termine sa ligne, il relève la tête.

Pas vers la foule.

Vers moi.

Il ne ralentit pas.

Il change juste légèrement sa trajectoire.

Et d'un coup, il vient vers nous.

— Attend, c'est vers nous qu'il vient là ? demande Tati.

Les gens s'écartent sans réfléchir. Ça s'ouvre devant lui comme si c'était normal. Comme si personne n'allait se mettre sur son passage.

Je reste immobile, le visage impassible, espérant qu'il n'ait pas vraiment entendu.

Comment il a pu entendre, même ?

Il arrive vite.

Puis freine juste devant moi.

Net.

Le bruit des roues qui accrochent le béton, court, sec.

Il pose un pied au sol, attrape sa planche d'un geste, la cale contre sa jambe sans me quitter des yeux.

Silence autour. Ou presque.

Il me fixe intensément, quelque part entre l'agacement et une envie de prendre sa revanche sur ce que je lui ai fait tout à l'heure.

— T'as quelque chose à dire ?

Sa voix est basse, calme. Mais tout le monde entend.

Je soutiens son regard. Sans bouger. Sans détourner les yeux une seule seconde. Il ne doit surtout pas entendre les battements de mon cœur qui s'accélèrent dans ma poitrine.

— Ouais, dis-je.

Un battement.

— T'as chargé ta réception.

Silence.

Il ricane légèrement en détournant le regard.

— Bah tu sais quoi... continue-t-il, la voix plus grave. Si tu te crois si supérieure, pourquoi tu prends pas ma place ?

Je souris intérieurement.

S'il savait.

— J'ai pas mon skate.

— Mais t'en fais pas pour ça. Tiens, prends le mien.

Il me tend sa planche.

Quelques secondes de latence qui semblent des heures.

Son sourire narquois. Le regard des autres autour.

D'un côté, j'ai envie d'écraser son ego une bonne fois pour toutes. De l'autre, j'ai peur qu'il pense que je veux entretenir ce jeu qu'il a instauré entre nous.

Mais je fais mon choix.

Je fais glisser la fermeture de ma veste jusqu'en bas — encore une fois lentement, volontairement. Le cuir cède, glisse le long de mes épaules et tombe derrière moi dans un mouvement silencieux.

Je ne le quitte pas des yeux.

— Ah... donc finalement tu te déshabilles ?

Je lui adresse un sourire froid.

Puis je lui arrache la planche des mains et le bouscule en passant à côté de lui, sans même ralentir.

Je m'avance vers le centre du Vortex sans faire attention aux regards qui me déshabillent du regard.

L'air accroche ma peau à travers le débardeur. Mon baggy tombe bas sur mes hanches, large, libre. Rien ne serre. Rien ne retient.

Les basses cognent, profondes, viscérales. Elles remontent du béton jusque dans ma cage thoracique.

Les mains claquent en rythme — clap, clap, clap — régulières, presque tribales. Les voix se superposent, s'excitent.

— *Eh elle est fraîche...*

— *C'est qui cette meuf—*

Je ne les écoute pas. Je pose la planche. Je prends une respiration. Une seule, profonde.

Et tout s'aligne.

Une poussée.

Le son des roues découpe le bruit. Net. Tranchant. Comme une entaille dans la masse.

Je plie à peine.

Ollie.

Propre. Évident.

Je roule. L'air me frappe le visage, mes cheveux tombent devant mes yeux. Ça me gêne.

Je lâche une main.

Je les ramène en arrière d'un geste précis, presque absent. L'élastique glisse, serre. Mes doigts travaillent pendant que mon corps continue. Rien ne se perd.

Je reprends.

Manual.

L'équilibre s'installe instantanément. Suspendue. Le monde tient sur un fil, et je tiens avec lui. Une seconde. Deux.

— *Attends... attends...*

Je redescends sans rupture.

Je pivote légèrement. Mon pied glisse. Une transition. Presque une danse.

Je quitte la planche une fraction de seconde, la laisse rouler sous moi, la récupère d'un pas, remonte dessus dans le même mouvement. Fluide. Sans coupure.

Une vague dans la foule.

— *WOOOOO !*

Je ne regarde pas.

Je trace.

Les regards s'accrochent. Tous. Je les sens glisser sur moi, incapables de s'accrocher.

Je pop.

Kickflip.

La planche tourne, nette, parfaite, et revient sous mes pieds comme si elle n'avait jamais quitté sa place.

Clac.

Explosion.

— *MAIS ELLE EST QUI ?!*

— *OH PUTAIN !*

Les basses frappent plus fort. Les mains claquent plus vite.

Je continue.

Je descends plus bas. Je laisse mon corps parler sans moi.

Un pas. Une rotation du bassin. Je descends encore du skate, le fais tourner du bout du pied, le rattrape, remonte dessus dans un mouvement presque chorégraphié.

Ça hurle.

— *C'EST QUOI ÇA ?!*

— *ELLE DANSE AVEC LE SKATE !*

Je ne souris pas. Je ne regarde pas. Je suis ailleurs.

Dans mon monde.

Je reprends de la vitesse. Tout devient plus rapide. Plus dense. Je prépare.

Tre flip.

La rotation est lente, irréelle, suspendue. Chaque détail est à sa place. Je rattrape.

Tac.

Nouvelle vague.

Plus forte.

— *ELLE LES HUMILIE !*

— *LEONE T'ES FINI !*

— *T'en as pas eu assez en amphi, frère ?*

Les cris montent, s'écrasent contre les basses, explosent encore.

Je ne m'arrête pas.

Pas encore.

Je pousse.

Encore.

Encore.

La vitesse monte. Le vent coupe. Le sol disparaît presque sous moi.

Je plie.

Je lance.

La planche part.

Elle tourne.

Pas comme avant. Plus haut. Plus large.

Un flip complet.

Je saute.

Le temps se brise.

Mon corps suit, dépasse, tourne dans l'air — un salto net, propre, silencieux — pendant que la planche termine sa rotation.

Une seconde suspendue.

Puis—

Je la rattrape avec les mains.

Je retombe. Parfaitement.

Les roues touchent le sol.

CLAC.

Et là—

Le monde explose.

Vraiment.

Un cri immense, brut, incontrôlable.

— *WESH ELLE FAIT LES OLYMPIQUES OU QUOI ?!*

— *WHAT THE FUCK ?!*

— *MAIS C'EST UNE DINGUERIE !*

Les mains frappent, les basses martèlent, les corps bougent. C'est trop. Trop fort. Trop grand.

Je roule encore quelques mètres.

Puis je freine.

Je descends.

Le silence revient en moi comme un vide.

Eux continuent de hurler.

Moi, je marche.

Lentement.

Chaque pas est maîtrisé. Posé. Une ligne droite au milieu du chaos.

Les regards s'ouvrent devant moi. S'écartent.

Je n'ai pas besoin de chercher.

Je le trouve.

Leone.

Immobile.

Son regard est accroché au mien.

Plus de sourire.

Plus de jeu.

Ses yeux sont sombres. Fixes. Traversés par quelque chose de plus profond. Surprise, fascination...? Et une forme de perte de contrôle qu'il n'a pas l'habitude de montrer.

Il ne cligne presque pas.

Comme s'il essayait de comprendre ce qu'il vient de voir.

Je m'arrête devant lui.

Proche.

Trop proche.

À quelques centimètres seulement, le souffle encore court de la montée d'adrénaline qui vient de traverser mon corps.

Le skate entre mes mains. Une seconde.

Puis je le plaque contre son torse.

Fort.

Sec.

Le bois claque contre lui avec un bruit sourd qui tranche à travers le vacarme.

Mes doigts restent une fraction de seconde sur la planche.

Puis je lâche.

Je le regarde droit, sans aucune douceur.

Et puis je le lui souris.

Une seconde, avant de me détourner. Je ne me presse pas. Je récupère ma veste au sol. Et sans ralentir, je la lance par-dessus mon épaule.

Le geste est propre. Nonchalant. Définitif.

Je marche. Droite. Calme.

Je sens leurs regards dans mon dos. Tous. Brûlants. Je n'ai pas besoin de me retourner.

Ma main se lève, lentement.

Doigt d'honneur.

Offert derrière moi.

À lui.

À eux.

Au monde entier.

Puis je disparaiss dans la foule, avalée par le bruit.

Et cette fois, plus personne ne pourra faire comme si je n'avais jamais existé.

Et pour une fois, je me sens au-dessus du décor.

CHAPITRE 4

SANTOS

COJONES

La nuit tombe différemment à Los Brumas.

Elle n'adoucit rien. Elle n'efface rien.

Elle étire simplement les contours, allonge les ombres, comme si la ville refusait de disparaître complètement, même dans l'obscurité.

Je suis allongée sur mon lit, les écouteurs enfoncés dans les oreilles, le volume juste assez bas pour ne pas réveiller Raúl, mais assez fort pour noyer le reste.

Le plafond au-dessus de moi est toujours le même, fissuré, immobile, indifférent. Je le fixe sans vraiment le voir.

Ça fait plusieurs soirs que je finis comme ça.

Même position. Même musique. Même tentative inutile de faire taire ce qui tourne en boucle.

Les journées passent sans vraiment changer. La fac, les couloirs, les regards qui ont fini par se stabiliser sans jamais redevenir neutres.

Tatiana, surtout. Sa présence constante, ses mots qui remplissent les silences que je laisse traîner. Et parfois Matt, en arrière-plan, toujours là sans vraiment s'imposer.

Je reste avec eux. Je parle quand il faut. Je ris même, de temps en temps.

Mais il y a toujours ce décalage.

Comme si je regardais ma propre vie avec un léger retard.

Le Vortex, aussi.

Je les suis quand ils s'y rendent pour regarder les skateurs skater et discuter en tant que bons vieux amateurs.

Je m'assois, je regarde, je reste assez longtemps pour que ça ressemble à une habitude. Mais je ne skate pas.

Pas depuis ce soir-là.

Et *lui* —

Je ne le croise presque pas.

Ou plutôt si.

De loin. Toujours de loin. Une silhouette, une voix, que je reconnais parfois sans vouloir l'identifier. Jamais assez proche pour exister vraiment. Jamais assez loin pour disparaître complètement.

Comme un fantôme mal placé.

Je ferme les yeux un instant.

Une semaine.

C'est rien.

Et pourtant, ça suffit pour que tout ait changé de place sans que rien ne se soit vraiment arrêté.

Sauf que ce soir, ça ne marche pas.

Les pensées ne se dissipent pas.

Elles reviennent, s'imposent, s'enchaînent sans me laisser d'espace. Pas seulement la journée. Les jours. Tous. Empilés les uns sur les autres, sans respiration.

Le lycée, les regards, les voix trop sûres d'elles. Le Vortex. Le béton, le bruit, la foule...

Et lui, au milieu de tout ça, comme une évidence que je n'avais pas demandée et qui refuse de se dissoudre.

Je ferme les yeux plus fort.

Mais ça ne coupe rien.

La lumière de la lune glisse à travers le rideau mal tiré et vient découper la pièce en fragments pâles. Elle se pose sur les murs, sur le sol, sur mes mains, avec une douceur presque irréaliste, comme si elle appartenait à un autre endroit, un autre monde. Comme si elle était trop belle pour être ici.

Je me redresse.

Rester allongée devient insupportable.

Je me lève et traverse la pièce en silence, pieds nus sur le sol froid, jusqu'à la fenêtre. Quand je l'ouvre, l'air de la nuit entre sans violence, juste un souffle léger, assez pour faire bouger les rideaux et me tirer complètement hors de ma torpeur.

Je m'appuie contre le rebord.

Los Brumas s'étend devant moi, dense, compact, traversé de lumières irrégulières. Certaines fenêtres sont encore allumées, d'autres plongées dans le noir. On entend au loin des voix, un scooter qui passe trop vite, une musique qui fuit d'un appartement ouvert. Rien n'est vraiment calme ici. Même la nuit garde quelque chose de tendu.

C'est moche.

C'est vivant.

C'est chez moi.

Mon regard dérive malgré moi vers la planche posée contre le mur — pour la énième fois de la journée.

Et tout revient. Encore.

La fraîcheur de l'air sur la peau, le bruit des roues sur le bitume abîmé, les virages pris trop vite, les rires étouffés pour ne pas se faire repérer. Les nuits où on sortait en douce, sans prévenir personne, juste pour rouler. Juste pour exister ailleurs.

Je ne revois pas son visage clairement. Juste sa présence. Solide. Évidente. Cette certitude que rien ne pouvait

m'arriver tant qu'il était là. Que quoi qu'il se passe, il serait entre moi et le reste.

Intouchable.

Je serre légèrement les mâchoires.

Le silence de la pièce devient trop lourd.

Je me détourne, attrape la planche, enfile ma veste presque sans y penser. Le cuir froid contre ma peau me ramène immédiatement à quelque chose de concret, de réel.

Je passe une jambe par la fenêtre.

Puis l'autre.

Les échafaudages longent le mur, familiers, grincent à peine sous mon poids. Je descends avec précaution, chaque geste précis, maîtrisé, comme si je l'avais déjà fait des centaines de fois — ce qui est le cas.

Mes mains trouvent les appuis sans hésiter, mes pieds se posent exactement là où il faut.

Quand j'arrive en bas, je ne m'arrête pas.

Je pose la planche au sol, monte dessus dans le même mouvement.

Une poussée.

Puis une autre.

Et je pars.

L'air vient immédiatement à ma rencontre, plus vif cette fois. Il s'engouffre dans mes cheveux, sous ma veste, glisse le long de ma peau encore tiède. Les rues défilent sous mes pieds, irrégulières, marquées, imparfaites.

Je zigzague entre les trottoirs, les ombres, les lampadaires trop faibles. Tout revient vite. Trop vite peut-être. L'équilibre, la vitesse, le rythme.

Le corps qui suit sans réfléchir.

Pendant quelques secondes, il n'y a plus rien d'autre.

Pas la journée.

Pas les regards.

Pas lui.

Juste le mouvement.

Une larme monte sans prévenir. Elle glisse le long de ma joue et disparaît presque aussitôt, emportée par l'air.

Je ne ralentis pas.

Je roule.

Plus vite.

Comme si ça pouvait suffire.

Le choc arrive sans prévenir.

Quelque chose heurte mon épaule, sec, violent, et mon corps réagit avant même que je comprenne.

Je saute de la planche, mes pieds retrouvent le sol de justesse, instables. La planche, elle, continue seule, roule quelques mètres plus loin.

— Hé... doucement.

La voix est trop proche. Et elle m'est beaucoup trop familière. *Merde.*

Je me retourne.

Ils sont là.

Cinq. Des hommes, pas des gamins. Vingt-cinq, trente ans peut-être. Des corps déjà marqués, des regards lourds, des postures qui n'ont rien d'innocent.

Le genre qu'on évite sans même savoir pourquoi, le genre que Diego tenait à distance sans lever la voix.

Celui devant fait un pas.

Je le reconnais.

Pas personnellement.

Mais de réputation.

Santos.

Ironique, non ? Le mec le moins "saint" que Los Brumas ait jamais porté.

— Tu vas où comme ça, *morra* ?

La nausée me monte dès lors que ce surnom mexicain sort de sa bouche. Pas le mot en lui-même. La façon dont il le dit.

Comme si j'étais déjà quelque chose à prendre, à salir, à posséder.

Les autres ricanent derrière.

Un autre avance légèrement, me regarde de haut en bas sans se cacher.

— T'es pressée ?

Les autres ricanent derrière, bas, gras.

Je recule d'un pas.

— M'approchez pas.

Ma voix est sèche, mais trop tendue pour être crédible.

Ils avancent.

Pas vite. Sûrs d'eux.

Comme si la fin était déjà écrite.

— Attends...

Santos plisse les yeux.

— Je la connais, elle.

Un silence, puis son visage s'éclaire.

— Ah ouais...

Il ricane.

— La sœur de Diego.

Mon ventre se serre d'un coup.

Un autre siffle.

— Putain, c'est vrai.

Un troisième se rapproche encore, juste assez pour que je sente sa présence sans qu'il me touche.

— C'est marrant...

Santos incline légèrement la tête.

— Avant, on pouvait même pas te regarder.

Un temps.

— Maintenant...

Il hausse les épaules.

— Y’a plus personne.

Un rire.

— On peut faire ce qu’on veut.

Santos avance encore d’un demi-pas, juste assez pour envahir l’espace.

Quelqu’un derrière ajoute, presque calmement :

— Tu sais ce qu’on fait aux amis de nos ennemis...?

Sa voix est calme, presque douce.

C’est pire.

Le silence s’étire. Lourd.

— Mais toi...

Son regard glisse sur moi, lentement, sans aucune gêne.

— t’es trop mignonne pour qu’on te fasse du mal trop vite, *bebot*. Ce serait du gâchis, tu crois pas ?

Un rire. Les autres semblent approuver.

Super, merci, mais je m’en tape de vos compliments.

— On va prendre notre temps.

Quelqu’un derrière ajoute, presque amusé :

— Ay... *pobrecita*... fait le mec à droite en penchant la tête avec une fausse moue attendrie, comme s’il parlait à un gosse. Y’a plus personne pour venir te sauver, hein...?

Il lâche un petit rire, puis ajoute, plus bas :

— Mais t’inquiète, *wey*... on va bien s’occuper de toi.

La nausée remonte.

Pas à cause de la peur.

À cause d’eux.

Et là, c’est clair.

Sans Diego, il n’y a plus rien entre moi et eux.

Rien.

Je suis seule dans tout ça. Et s’il m’arrive quelque chose ce soir, il n’y aura personne à blâmer. Juste moi. Moi d’avoir cru que je pouvais sortir seule, la nuit, à Los Brumas. Moi d’avoir oublié ce que ça veut dire d’être une femme ici.

Enfin, d'être une femme tout court, en fait.

Il faudrait que je devienne homme.

Mmh, non. Pas si tentant, en vrai.

Imaginez que je devienne comme eux en oubliant ma vie en tant que femme ?

Que je me réveille dans un corps qui ne doute jamais, qui ne se retourne pas dans la rue, qui ne calcule pas chaque regard, chaque distance, chaque risque...

Ah si, pas mal, en fait.

Mais à quel prix ?

Abandonner tout le reste.

Les limites. Les principes. Cette conscience qui, chez eux, semble ne jamais avoir existé.

Même si l'impunité pourrait être pas mal.

Comme ils le sont tous...

...impunis.

Ces connards.

Ta gueule, Adri. Concentre-toi, putain.

Défends-toi, merde.

COURS !!!!

Le silence se referme autour de moi. L'air devient lourd, presque impossible à respirer. Leurs regards ne me quittent pas, lents, insistants, déjà trop loin.

Je recule encore.

Mon regard accroche ma planche, posée un peu plus loin.

Je calcule.

Vite.

Santos fait un pas de plus vers moi.

— Tu comptes aller où, comme ça, *pendeja* ?

Je ne réponds pas.

Je ne peux pas.

Je me retourne dans un mouvement plus furtif que je n'avais fait auparavant.

Je cours deux mètres, attrape la planche. Et je pars.

Je pars.

D'abord en courant, le cœur déjà trop rapide, le souffle qui accroche dans ma gorge, la fraîcheur de l'air me griffant les poumons.

Le bitume accroche sous mes semelles, mes doigts serrent la planche trop fort, comme si ça pouvait suffire à me protéger.

Derrière moi, leurs voix éclatent, plus fortes, plus proches, et je n'ai même pas besoin de comprendre les mots pour savoir ce qu'ils veulent.

— Reviens par là !

— Fais pas la maligne !

— T'es au courant que tu peux aller nulle part, non ?

Le ton a changé. Plus de jeu. Plus de patience.

Je saute sur la planche sans ralentir.

Mes pieds trouvent le grip par réflexe, précis malgré la panique, et je pousse. Une fois. Deux. Trois.

Jusqu'à ne plus pouvoir compter quoi que ce soit, ni la distance, ni les battements de cœur qui explosent dans ma poitrine.

Mes jambes brûlent, mais je ne m'arrête pas.

Je n'ose même pas regarder derrière.

Je roule droit, puis je bifurque sans réfléchir, coupe à travers une ruelle, frôle un mur, manque de perdre l'équilibre, me rattrape.

Mais soudain, alors que je pensais les avoir semés, leurs voix s'étant dissipées, le bruit change.

Un moteur.

Non.

Puis un autre.

Non, non.

Grave. Proche. Inévitable.

Non, non, non, non, non !!!!

Je tourne la tête malgré moi.

Erreur.

Les scooters débouchent derrière moi, leurs phares déchirant l'obscurité, leurs silhouettes penchées en avant, trop sûres, trop rapides.

Le son me traverse, me poursuit, s'accroche à moi comme une menace vivante.

Mon estomac se vide d'un coup.

Aucune chance.

Pas contre ça.

Je reviens face à la route et je pousse encore, plus fort, comme si la vitesse pouvait compenser.

Dans tes rêves, Adri.

Le vent me frappe le visage, me brûle les yeux, mes poumons tirent, mais je continue.

Je zigzague, je coupe, je prends des trajectoires absurdes, tout ce qui peut me donner quelques secondes de plus.

Même si je sais que c'est fini.

Ils se rapprochent.

Puis ralentissent.

Puis reviennent.

Comme s'ils jouaient.

Comme si j'étais déjà à eux.

Et c'est le cas.

Je suis déjà leur jouet. Leur cible privilégiée.

La soeur de Diego Ortega.

Je serre les dents.

Quand ce statut est-il devenu une tragédie ?

Je pense à ce matin. Au trajet. Au GPS. À la ligne bleue. Aux grandes avenues d'Aurelia Heights. Et je me demande si là-bas, quelqu'un verra. Quelqu'un réagira. Peut-être.

Mais maintenant, c'est tout ce que j'ai.

Alors je tiens. Je pousse encore. Encore.

En espérant qu'au bout d'un moment, une rue me devienne familière au trajet de ce matin, même dans l'obscurité dans la nuit et ma perte au large des ruelles étroites du quartier.

Les murs changent sans que je m'en rende compte tout de suite. *Oui, mon Dieu, merci.*

Les tags se raréfient, les façades deviennent plus lisses, plus propres, les lumières plus blanches, plus régulières.

Les rues s'élargissent, respirent autrement.

Et derrière moi, peu à peu, le bruit des moteurs se dilue.

Un peu.

Puis encore.

Jusqu'à disparaître.

Merci.

Je continue quand même, incapable de m'arrêter tout de suite, comme si ralentir allait les faire réapparaître.

Mes jambes tremblent, mon souffle devient incontrôlable, trop rapide, trop court. L'air entre mal, ressort pire.

Finalement, je cède.

Je ralentis.

Puis je m'arrête.

Le silence tombe d'un coup, brutal, presque irréel après le vacarme. Je reste immobile, penchée légèrement en avant, les mains sur les cuisses, essayant de reprendre le contrôle de ma respiration.

Je passe une main sur mon visage.

Et je réalise.

Mes doigts sont trempés.

Je baisse les yeux.

Depuis quand ?

Je n'en ai aucune idée.

Les larmes ont coulé sans que je m'en rende compte, mêlées au vent, à la vitesse, à la peur. Maintenant qu'il n'y a

plus rien pour les emporter, elles restent. Elles s'accrochent, lourdes, visibles.

Partez... s'il-vous-plaît.

Je relève la tête.

Le Vortex se dresse devant moi.

Immense.

Vide.

Les structures de béton découpent la nuit, baignées dans une lumière froide, presque irréelle. Sans la foule, sans la musique, l'endroit semble plus grand encore, plus brut, presque hostile. Abandonné.

Je laisse la planche rouler quelques mètres de plus avant de la quitter complètement.

Je m'avance.

Un pas.

Puis un autre.

Et quelque chose cède.

Je frappe dans le béton.

Fort.

La douleur remonte instantanément dans ma jambe. Mais ça ne suffit pas.

— *JODER !*

Ma voix éclate dans le vide, se répercute contre les rampes, revient déformée.

Et je frappe à nouveau.

Encore.

— *Joder, joder, joder !!*

Encore et encore.

Comme si je pouvais projeter tout ce que j'ai à l'intérieur sur le monde autour de moi. Comme si ce béton de merde pouvait ressentir ce que je ressens, moi.

Je frappe encore.

— *AAAAAAAAAAAAHHHHHHHHHHHHHHH !!!!!*

Puis, dans un geste trop rapide, j'attrape ma planche. Je m'apprête à l'écraser contre le béton — à la briser, à tout casser — mais au dernier instant, je m'arrête.

Non.

Pas ça.

Pas elle.

C'est tout ce qu'il me reste de lui.

Alors je me ravise, et je me contente de lui donner un coup de pied violent. Elle glisse, roule, et disparaît presque à l'autre bout du Vortex.

— *J'en peux plus...*

Le souffle tremble.

— *Ya no puedo más...*

Je relève la tête vers le ciel, les yeux brouillés, la gorge serrée à en faire mal.

— Pourquoi t'es parti ?!

Ma voix se brise.

— Pourquoi tu m'as laissée comme ça...?

Un souffle, plus bas, plus sale :

— ¿Por qué me has dejado así, *JODER...*?

Le silence me répond.

Évidemment.

Juste l'écho.

Je reste là, au milieu du béton, avec cette vérité qui me frappe enfin de plein fouet :

Sans lui, je ne suis plus protégée.

Sans lui, je ne suis plus personne à éviter.

Juste une fille seule, dans une ville qui ne pardonne pas.

Sans lui, je ne suis plus rien.

Personne.

Nada.

— Mais moi, jamais je te laisserais, bébé.

Je me retourne d'un coup.

Et je le vois.

Appuyé contre une barrière.

Sa silhouette découpée par les néons du park et la lumière froide de la lune. Ses cheveux clairs en désordre. Une cigarette coincée entre ses lèvres, la braise rouge qui pulse doucement dans l'obscurité.

Leone.

Immobile.

En train de me regarder.

Moi, et tout ce que je viens de laisser éclater.

CHAPITRE 5

LÉONE

D'ARAMONT

Mon cœur se calme trop vite.

À peine quelques secondes plus tôt, il cognait contre mes côtés comme s'il voulait s'échapper. Maintenant, il bat normalement. Régulier. Presque indifférent.

Comme si rien ne s'était passé. Comme si je ne venais pas de hurler au milieu d'un skatepark vide. Comme s'*il* n'était pas là, à quelques mètres de moi, témoin de tout ça.

Lui.

Comme s'il m'avait extirpée de mon monde et ramenée à la réalité en un claquement de doigts.

Je n'aime pas ça.

Je balaie ce reste de trouble d'un geste rapide, passe ma main sur mon visage pour effacer ce qui peut encore se voir, puis je le fixe.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Ma voix reste étonnamment posée, mais elle accroche sur les mots, éraillée d'avoir trop crié, comme une rauque chaleur qui la rend plus grave, presque troublante malgré moi.

Il ne bouge pas tout de suite. La braise de sa cigarette pulse dans l'obscurité, éclaire brièvement ses doigts, sa mâchoire, puis s'éteint quand il expire lentement sur le côté.

— Ça fait deux ans que je viens ici tous les soirs.

Sa voix est basse, presque tranquille, comme si l'endroit lui appartenait vraiment.

— C'est plutôt à moi de te poser la question, finit-il.

Je détourne légèrement le regard, comme si ça ne m'atteignait pas.

— J'me suis perdue.

Mensonge.

Il ne relève pas. Ou plutôt, il ne s'embarrasse pas à démonter ce qui n'a pas besoin de l'être.

Un silence s'installe, épais mais pas inconfortable. Il y a encore quelque chose qui circule entre nous, une tension retenue, comme un fil tendu qu'aucun de nous ne tire complètement.

J'aime pas ça.

Je passe ma langue sur mes lèvres, puis de la même voix rauque :

— T'as une clope ?

Il tourne légèrement la tête vers moi.

— Ça dépend.

Un temps.

— Tu te déshabilles ?

Je souffle par le nez, lève les yeux au ciel.

— Toujours aussi créatif.

Je descends dans le bowl. Le béton accroche sous mes paumes, rugueux et froid. Je me laisse glisser sur les derniers centimètres et atterris en bas sans bruit. L'espace est plus vaste d'ici, creusé, comme si le monde s'était enfoncé sur lui-même et qu'il me surplombait en entier.

Il est assis sur le rebord de l'autre côté, les pieds dans le vide, au-dessus de tout.

Je traverse sans me presser, la planche laissée plus loin, mes pas résonnant légèrement dans la courbe du béton.

Je grimpe du mieux que je peux en escaladant la pente.

Arrivée à côté de lui, je pose les mains sur le bord et tire sur mes bras pour remonter. Le béton râpe contre mes paumes, mes épaules se tendent, mon corps bascule, et je me hisse finalement à ses côtés.

Je m'assois.

Pas trop près, mais juste assez pour partager l'espace sans lui céder.

Mes pieds basculent dans le vide, au-dessus du bowl.

Il m'observe une seconde.

— T'as mérité.

Sa voix est tranquille.

Il sort son paquet, en tapote le fond, en fait glisser une cigarette qu'il me tend du bout des doigts.

— J'suis presque impressionné.

Je prends la clope.

— Presque ?

Il esquisse un sourire en coin.

— J'suis quand même déçu.

Je tourne à peine la tête vers lui, comprends immédiatement, et retiens un sourire malgré moi.

— Ta gueule.

Il allume le briquet.

La flamme vacille entre nous, éclaire brièvement son visage, ses traits tirés par la lumière chaude au milieu du froid ambiant. Je me penche, approche la cigarette, inspire.

La fumée descend, sèche, accroche la gorge avant de se dissiper lentement.

— Pas assez fort.

Je regarde la cigarette comme si elle m'avait déçue.

— C'est plutôt d'un joint dont j'aurais besoin.

Un souffle amusé lui échappe.

— Princesse difficile.

Je tire à nouveau, plus lentement cette fois.

Le silence revient, mais il n'est plus vide. Il s'étire, s'installe, presque confortable.

Puis, sans me regarder :

— Tu criais pour qui ?

Je garde les yeux devant moi. Un temps.

Je tourne légèrement la tête vers lui.

— Et toi ? T'essaies d'oublier quoi, en venant ici tous les soirs ?

Je m'attends à ce qu'il esquive, qu'il renvoie, qu'il ferme.

Mais non.

Il tire sur sa cigarette, garde la fumée une seconde de trop avant de la laisser sortir.

— Mon père.

C'est simple. Sans détour. Comme s'il n'avait rien à cacher ni à se reprocher.

Je reste silencieuse une seconde.

Ça me déstabilise plus que ça ne devrait.

— Au moins t'en as un.

Ça sort presque automatiquement.

Il ne réagit pas tout de suite.

— Pas exactement.

Je ne demande pas.

Il n'explique pas.

Et quelque part, c'est suffisant.

On reste là, côte à côte, à regarder devant, comme si le vide avait quelque chose à nous dire.

Je termine la cigarette, l'écrase du bout du pied.

Il fouille dans sa poche, sort un joint déjà roulé, le fait tourner entre ses doigts.

— J'attendais une occasion.

Il marque une pause.

— C'est peut-être maintenant.

Un sourire m'échappe. Je le cache mal.

— T'aurais pu commencer par ça.

Il se contente d'allumer le joint, la flamme venant mordre le bout roulé avec précision. La braise s'installe lentement, rouge, vivante. Il tire une première taffe, longue, maîtrisée, comme s'il connaissait exactement la dose, puis me le tend sans me regarder.

Je le prends.

Le papier est encore chaud entre mes doigts.

J'inspire.

Trop.

La fumée m'envahit d'un coup, dense, sèche, brûlante. Elle descend trop vite, trop fort, accroche la gorge, serre la poitrine. Je détourne la tête en toussant, incapable de retenir quoi que ce soit, les yeux qui piquent immédiatement.

Un souffle lui échappe. Pas un vrai rire. Juste assez pour être entendu.

— Impressionnant.

Je le regarde, les yeux brillants malgré moi, la gorge encore en feu.

— Parle pas.

Ma voix est râpeuse.

Je lui rends.

Il tire à son tour, un peu trop confiant cette fois. Garde la fumée une seconde de trop. Et quand il expire, ça accroche aussi.

Il toussote.

Je le fixe.

Un sourire m'échappe.

— Ah.

Il tourne légèrement la tête vers moi.

— Ta gueule.

Et cette fois, ça vient.

Un rire.

Le joint passe de main en main, lentement, comme si le temps avait décidé de se poser un instant entre nous. Les gestes deviennent plus souples, moins calculés. Les pensées se délitent légèrement, perdent en netteté. La tension ne disparaît pas, mais elle change de forme. Elle s'étire, devient moins tranchante, plus diffuse.

La tête commence à tourner.

D'abord légèrement.

Puis davantage.

Comme un décalage.

Je me laisse tomber en arrière, sans prévenir, le corps lâchant prise avant même que je prenne la décision. Le béton est froid sous mon dos, dur, stable, et pourtant tout semble flotter un peu.

Il copie mon geste.

Je sens sa présence plus que je ne la vois, sa tête presque alignée à la mienne, à quelques centimètres. Pas assez proche pour se toucher.

Allongée sur le béton, je sens encore la chaleur du joint entre mes doigts. La braise pulse doucement dans l'obscurité, minuscule point de lumière suspendu entre nous, comme si elle respirait à notre place.

Je tire une nouvelle fois, plus lentement cette fois, laisse la fumée remplir mes poumons sans lutter, puis je tourne légèrement la tête vers lui avant de lui tendre.

Il le récupère sans un mot.

Le silence s'installe, mais il n'a plus rien de tendu. Il est épais, enveloppant, presque confortable. Le genre de silence qui n'exige rien, qui laisse juste exister.

On regarde le ciel.

Ou ce qu'il en reste, fragmenté par les lignes du skatepark, mangé par les lumières trop blanches de la ville. Quelques étoiles résistent. *C'est beau*. Plus que mon quartier.

— Nan mais... sérieusement.

Sa voix est plus basse qu'avant, moins tranchante. Un léger temps.

— Il t'est arrivé quoi ?

Je ne bouge pas.

Je garde les yeux levés, comme si la réponse pouvait être là-haut, quelque part entre deux points de lumière. Le joint revient dans ma main. Je le fais tourner légèrement entre mes doigts sans tirer dessus tout de suite.

J'hésite.

Pas longtemps.

Mais assez pour le sentir.

— Je viens de Los Brumas.

Les mots sortent plus lentement que d'habitude, moins défensifs. Il ne réagit pas, sans surprise, comme si l'information glissait sur lui sans laisser de trace. Ou qu'il la connaissait déjà.

La fumée s'échappe de mes lèvres sans que je m'en rende compte.

— Et... disons que j'ai croisé des gars qui avaient pas spécialement envie de discuter.

Je tourne légèrement la tête vers lui, sans vraiment le regarder.

— Santos.

Le prénom reste suspendu un instant dans l'air.

— Tu vois qui c'est ?

Il ne réagit pas immédiatement. Il récupère le joint, tire dessus comme si la question n'avait rien de particulier, puis lâche, presque distraitemment :

— Santos cojones ?

Je tourne la tête vers lui.

Le sérieux ne tient pas une seconde.

Le rire me prend sans prévenir, brutal, incontrôlable. Il déborde, s'étire, m'échappe complètement. Et lui suit juste après, comme si c'était contagieux, comme si ça n'avait jamais eu besoin de raison.

Le joint reste coincé entre ses doigts pendant qu'il rit, la braise tremble légèrement à chaque mouvement, menace de tomber.

On met du temps à se calmer.

Trop.

Le genre de rire qui te coupe le souffle, qui te fait oublier pourquoi t'étais mal quelques minutes plus tôt.

J'aime bien.

Quand ça redescend enfin, tout est plus flou.

Plus léger.

Il finit par se redresser légèrement, passe une main dans ses cheveux pour les repousser en arrière, comme pour retrouver un minimum de contrôle.

À côté de lui, je reste allongée une seconde de plus, le regard accroché aux étoiles. Elles tremblent à peine dans l'obscurité, comme si même le ciel retenait son souffle.

Mon corps, lui, refuse encore de bouger. Il y a la lourdeur dans mes membres, la fraîcheur du béton contre mon dos, la fumée qui flotte encore quelque part derrière mes tempes. Tout semble ralenti, suspendu, comme si le monde avait accepté, pour une fois, de me laisser tranquille.

Ou pas.

— Tu devrais pas rentrer toute seule.

Sa voix a changé. Moins flottante. Plus ancrée.

Je ferme les yeux une fraction de seconde avant de me redresser à mon tour. L'air de la nuit me paraît plus vif, presque tranchant maintenant.

— Ils vont pas non plus m’attendre toute leur vie.

Je dis ça comme une évidence, mais même à mes propres oreilles, ça sonne faux.

Il laisse échapper un souffle, entre le rire et le mépris.

— Tu connais pas Santos.

Je tourne la tête vers lui, légèrement.

— Ah, donc t’as entendu parler de lui ?

— Je le connais.

Pas d’hésitation. Pas de détour.

— Lui et sa bande... la Cuna, comme ils l’appellent. Ils lâchent pas l’affaire. Pas quand ils ont décidé que quelque chose leur appartenait.

Sa voix est calme. Trop calme.

— Et surtout pas quand on leur refuse.

Je détourne les yeux. Fixe les lumières d’Aurelia Heights, au loin. Elles découpent la nuit avec une précision presque obscène.

— Ils peuvent pas entrer ici, de toute façon.

Je fronce les sourcils.

— Comment ça ?

Il bascule légèrement la tête en arrière, observe le ciel.

— Parce qu’ils ont pas le droit.

Une pause.

— Pas officiellement.

Je me redresse un peu plus.

— Y a des accords ?

— Des arrangements.

— Entre qui ?

Il tarde à répondre. Ses yeux restent fixés quelque part devant nous, au-delà du skatepark.

— Les gens d’ici... et les gens là-bas.

Sa mâchoire se tend à peine.

— Tant que ça reste de leur côté, on les laisse faire leurs merdes. Mais ils traversent pas.

Je plisse les yeux.

— « On » ?

Un mouvement presque imperceptible au coin de sa bouche.

— T'as vraiment aucune idée d'où t'es tombée, toi.

Je le fixe.

— Illumine-moi, alors.

Il soupire, passe une main dans ses cheveux, comme s'il cherchait à remettre de l'ordre dans quelque chose qui ne se laisse pas organiser.

— Aurelia Heights, c'est pas juste un quartier riche.

Il marque une pause.

— C'est un système.

Je ne dis rien.

— Tout est lié ici. Les écoles, les événements, les marques, les gens...

Ses doigts effleurent le béton, distraits.

— Et au centre de tout ça, y'a Vertex.

Le nom accroche quelque chose, sans que je sache quoi.

— Vertex...?

— Les compétitions, les sponsors, les vidéos...

Il désigne vaguement autour de nous.

— Regarde où on est. Le Vortex, c'est à eux.

Vortex... Vertex... Il n'y a qu'une lettre de différence, c'est tout ce que je comprends... Tout est en train de se mélanger dans ma tête. Je suis arrivée ici ce matin et je suis déjà perdue dans toutes ces nouveautés.

Je regarde le skatepark différemment, soudain. Les courbes parfaites, les lumières, l'immensité. Ce n'est plus juste du béton.

— Et « eux », c'est qui ?

Il ne répond pas tout de suite. Son regard glisse vers la ville, vers ces façades trop lisses.

— Victor d'Aramont.

Le nom tombe sans emphase.

Il ne me dit rien. Pas encore.

Je demande.

— C'est qui ? Un patron ?

Il secoue la tête, presque imperceptiblement.

— Plus que ça.

Un temps.

— Dis-toi que si Aurelia Heights avait un roi... ce serait lui.

Je laisse échapper un souffle, entre ironie et incrédulité.

— Un roi ? Tu déconnes.

— Non.

Le mot est sec.

Je me tais.

— Il finance tout. Et tout ce qu'il finance, il le possède.
D'une manière ou d'une autre.

Un silence s'installe, plus lourd cette fois.

— Même l'institut ?

Il tourne enfin la tête vers moi.

— Surtout l'institut.

Mon ventre se serre sans prévenir.

Je regarde à nouveau la ville, incapable de soutenir son regard.

— Donc si t'es là-bas... tu lui appartiens aussi, conclus-je.

— Exactement.

Je laisse courir mes doigts sur le béton.

— Et toi... t'es quoi là-dedans ?

La question sort toute seule.

Il ne répond pas immédiatement, comme d'habitude. Son regard dérive vers le bowl, vers les lignes du skatepark, comme s'il cherchait une issue dans le décor.

— Rien.

Je le fixe.

— Tu mens. Comment tu sais tout ça ? Comment tu connais Santos et la Cuna... ? T'es quoi, toi, dans tout ça ?

Un silence.

Puis, presque à contrecœur :

— Je suis un produit qui marche bien.

Je ne comprends pas.

— De quoi tu parles ?

Il peut pas arrêter de m'embrouiller le cerveau, lui ?

— Écoute, Adriana.

Sa voix a changé. Moins flottante, plus basse. Comme s'il choisissait enfin de dire quelque chose, mais seulement une partie.

— Vertex, c'est pas juste une marque de skate. C'est...

Il cherche ses mots, brièvement.

— C'est une machine. Ils prennent des gars qui ont du potentiel, ils les façonnent, ils les exposent... et ils les vendent.

Je fronce les sourcils.

— Ils les vendent ?

— Leur image, leur nom, leur histoire...

Il hausse légèrement les épaules.

— Tout ce qui peut rapporter, quoi.

Le vent glisse entre nous, soulève à peine ses cheveux.

— Les vidéos, les compètes, les contrats, les fringues... C'est pas du skate. C'est du business.

Son regard reste fixé quelque part devant lui.

Je reste silencieuse, essayant de suivre.

— Et toi... ?

Il laisse échapper un souffle, presque un rire.

— Moi, je suis ce qui se vend le mieux.

La phrase tombe, simple. Sans arrogance. Sans fierté.

Juste un constat.

Un constat qui semblerait même lui déplaire.

Je le fixe, sans trop savoir quoi répondre.

— T'es sérieux ?

— J'ai la gueule parfaite, le bon timing, les bons résultats... Et une histoire qui passe bien à l'écran.

Il esquisse un sourire sans chaleur.

— Donc ouais.

Il tourne légèrement la tête vers moi.

— Je suis un produit qui marche bien.

Et là, je comprends mieux.

Quelque chose, dans sa façon de le dire, me dérange plus que ça ne devrait.

— Et Victor d'Aramont... je reprends lentement. C'est lui qui contrôle tout ça, c'est ça ?

— Tout.

Pas d'hésitation.

— Vertex, le Vortex, les instituts, les événements...

Ses doigts se crispent légèrement contre le béton.

— Les gens.

Je déglutis, sans m'en rendre compte.

— Et personne dit rien ?

— Pourquoi ils diraient quelque chose ? répond-il en arquant légèrement un sourcil. Tout le monde y gagne.

— Et toi, t'y gagnes ?

Un silence.

Cette fois, il ne répond pas.

Mon regard dérive vers la ville. Les lumières, les façades impeccables, les lignes parfaites. Tout semble trop beau pour être honnête.

Pourtant... quelque chose commence à s'aligner.
Pas clairement. Pas encore. Mais juste assez pour déranger.
Et puis, soudain, mon cerveau met une seconde à faire le lien.

D'Aramont.

Et puis le nom me revient.

Cette matinée. La chaleur déjà écrasante. Le portail immense de l'institut. Mon retard. Les regards qui glissent, les murmures étouffés. Ma répartie dans la classe. Les noms lancés comme des évidences auxquelles je n'avais pas accès.

Je tourne lentement la tête vers lui.

— D'Aramont... C'est ton nom ?

Il ne répond pas.

Même pas un regard.

Rien.

Comme si la question n'avait jamais existé.

Et c'est ça, précisément, qui me répond.

Je hoche imperceptiblement la tête, comme si je validais moi-même ce qu'il refuse de dire.

Évidemment.

Comment j'ai pu ne pas faire le lien plus tôt ?

Parce qu'ici, tout est trop grand, trop rapide, trop nouveau. Parce que j'ai passé la journée à essayer de comprendre où j'étais sans jamais vraiment regarder qui j'avais en face de moi. Parce que son nom, je l'ai entendu ce matin sans savoir quoi en faire. Et que maintenant, il s'impose.

Mais il ne dit toujours rien.

Avec lui, c'est toujours pareil. Les conversations commencent quand il le décide, et elles s'arrêtent exactement de la même façon. Brutalement. Sans explication.

Et je déteste ça.

Je déteste cette manière qu'il a de garder pour lui quelque chose que je sens immense. Comme un verrou posé sur un monde que je commence à entrevoir sans pouvoir y entrer.

Et pourtant, une partie de moi attend. Attentivement. Ridiculement. Comme si ses silences avaient plus de poids que mes propres questions.

— Le fils du *roi*... je susurre tout pas, plus pour moi que pour lui.

Il ne réagit pas.

Pas un mot. Pas un geste.

Mais ça suffit.

Le silence se charge, devient presque tangible entre nous, presque palpable, comme une corde trop tirée prête à céder.

Je détourne les yeux, incapable de soutenir ça plus longtemps.

Puis, presque brusquement, sans aucune transition :

— Tu devrais pas rentrer seule.

Je cligne des yeux, déstabilisée par le changement.

— Sérieusement ? On en revient là ?

— Ouais.

— T'es lourd.

— Et toi, t'es en danger.

Je lâche un rire bref en roulant des yeux.

— Ils sont plus là.

— Ils t'attendent probablement devant chez toi.

Je me redresse un peu, croise les bras.

— Donc quoi ? Tu comptes me raccompagner ?

— Non.

Il hésite à peine.

— Viens chez moi.

Je le fixe, les yeux qui s'écarquillent à ces mots mais un sourire qui revient malgré moi.

— Pas mal, la stratégie.

Il souffle, presque amusé.

— Je parlais pas de dormir dans mon lit.

Je penche légèrement la tête.

— Décevant.

Un léger ricanement lui échappe, rauque, accroché dans sa gorge.

— Fais pas semblant.

— Tu te surestimes.

— J'ai de quoi bander devant mon miroir, après tout.

Je tique à la référence de ma mise en scène ce matin.

— T'as toujours réponse à tout, en fait.

Le vent se lève un peu, fait frissonner les feuilles autour de nous. Les lumières du Vortex vibrent doucement, comme si cet endroit n'appartenait plus du tout au monde normal.

Je le regarde une seconde de plus.

Il se lève. Puis me tend la main pour m'aider à mon tour. Je la regarde, avant de relever les yeux vers lui. Mais je détourne le regard et hausse les épaules.

— T'embête pas, je vais dormir à l'école. Au moins j'aurai pas à te supporter au réveil.

Il lâche un souffle amusé.

— Dis pas de conneries. C'est à cinq minutes.

— Quoi ?

— Ma villa.

Je tourne la tête vers lui.

— Ta villa.

— Tu croyais quoi ?

Évidemment. Je lève les yeux au ciel, soupire.

— C'est pathétique.

— Allez. Ou on aura pas nos huit heures de sommeil.

— Ah, je pensais que voulais pas dormir.

Il ricane, cette fois franchement.

— Rêve pas.

Quelle blague.

Il me tend sa main à nouveau.

Mes yeux glissent vers les siens une seconde de trop. Le reflet ambre de ses yeux derrière les quelques mèches claires qui retombent sur son front...???formulation??? Je me claque intérieurement. *Ta gueule, Adriana.*

— J’imagine que j’ai pas le choix.

— Non.

Je souris, malgré moi. Je me relève sans son aide. *Je peux me lever toute seule, merci patriarcat.*

— J’aime pas quand t’as raison.

Il me lance un regard en coin.

— Tu vas devoir t’y habituer, princesse.

Je souffle, lève les yeux au ciel. Encore une fois.

Et je le suis.

Malgré moi.

Malgré ce qu’il est.

Malgré ce qu’il vient de m’apprendre.

Malgré ce que je commence à comprendre.

Et surtout, malgré cette impression tenace que je viens peut-être de faire la pire erreur de ma vie.

À SUIVRE...